BnF Gallica

Mme Mesureur. Les Châtaignes, suivi de : Voyage autour d'une fenêtre et de : Au bord de la Durolle...

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

BnF Gallica

Mesureur, Amélie (1854-1926). Mme Mesureur. Les Châtaignes, suivi de : Voyage autour d'une fenêtre et de : Au bord de la Durolle.... 1895.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Ville de Paris / Fonds Heure joyeuse

Les Châtaignes

Tous droits réservés.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur en Mai 1895.

7.1
s
êt

Mme MESUREUR

Les Châtaignes

SUIVI DE

Voyage autour d'une fenêtre

ET DE

Au bord de la Durolle

Annulé

Illustrations de G. de BURGGRAFF

Annulé

R
MES

PARIS
ANCIENNE MAISON QUANTIN
LIBRAIRIES-IMPRIMERIES RÉUNIES
7, rue Saint-Benoit, 7
May & Motteroz, Drs

Ex. 1

D-36603

inq. 603859

Les Châtaignes

I

Le petit village de *** est situé en Corse sur le large sommet d'une montagne qui domine la Méditerranée.

Il se compose d'une centaine de maisonnettes aux toits bas, pointus, touchant presque le sol et recouverts uniformément de chaume.

Du fond de la vallée on l'aperçoit comme un fronton couronnant un édifice, mais sans découvrir aucune route, aucun sentier capable d'y conduire.

Les flancs de la montagne sont garnis d'une végétation extraordinairement touf-

fue; de loin en loin se dressent de gigantesques châtaigniers presque tous centenaires; et, parmi l'inextricable verdure, un joli chemin ombreux, se continuant sous une voûte de feuillage, tourne plusieurs fois autour de la montagne, l'enlace de ses anneaux et aboutit enfin à ce groupe d'habitations des plus primitives.

On ne met pas moins de quatre heures pour en faire l'ascension ; aussi ces braves montagnards vivent-ils très isolés, ayant peu de rapports avec les habitants des villes avoisinantes.

Ils sont pauvres et d'une frugalité d'anachorètes; ils se nourrissent de légumes, de lait, de beurre et de fromage.

Leur pain est fait avec de la farine de châtaignes (qu'on désigne communément sous le nom de polenta, farine d'ailleurs des plus savoureuses), les châtaigniers étant l'unique récolte du pays.

Ils n'ont point de vaches, mais seulement des chèvres qu'ils mènent paître par troupeaux.

Dans l'intérieur de chaque chaumette, où la terre battue sert de plancher, s'abrite

toute la famille, le père, la mère, les enfants et les grands-parents ; ils se chauffent au même âtre, qu'un tronc d'arbre entier remplit aux jours de fête.

L'hiver, pendant les longues veillées, ils se contentent de la clarté fumeuse et vacillante d'une mèche trempée dans la graisse, et posée sur un plateau qu'on suspend au manteau de la cheminée.

Bien que le climat soit très clément, la vie est rude à ces excellents montagnards ; aussi la petite Louison, qui n'avait encore que dix ans et qui était l'aînée de sept enfants, se désolait-elle de ne pouvoir venir en aide à ses parents.

Son petit cœur de fillette concevait déjà le besoin de se dévouer à eux, elle comprenait leurs soucis, elle voyait la charge qui pesait sur leurs épaules, et elle aurait voulu en prendre sa part afin de les soulager.

Elle ne négligeait jamais l'occasion de se rendre utile ; elle aidait à élever ses jeunes frères, berçant l'un, portant l'autre ; elle s'occupait des soins du ménage, et, bien qu'elle reçût plus de taloches que de bai-

sers, cela ne l'empêchait pas d'aimer ses parents et d'être, par-dessus tout, affectueuse et douce.

Tous les jours, de grand matin, elle menait paître les chèvres. Elle emportait une grosse tranche de pain dans sa poche.

Ses bêtes la suivaient, faisant tinter mélancoliquement la clochette qu'elles portaient au cou.

Lorsqu'elles broutaient, Louison ne restait pas inactive, elle ramassait du bois mort qu'elle mettait en fagots, ou bien elle cueillait des herbes avec lesquelles sa maman faisait d'excellentes soupes.

Une après-midi de la fin du mois d'octobre, époque où la châtaigne est mûre, elle rencontra un voisin, le gros Claude, le plus riche montagnard du pays.

— Bonjour, petite, lui dit-il en patois corse.

— Bonjour, Claude, répondit-elle.

— Tes bêtes sont donc malades que tu ne chantes pas aujourd'hui?

— Dieu merci, non, Claude; mais, bien que mes bêtes ne soient pas malades, je n'ai pas de raisons de me réjouir:

Tous les matins elle menait paître ses chèvres... (page 8).

— On a toujours raison d'être gaie à ton âge et bien sûr qu'il y a chez vous quelque chose qui ne va pas à ton idée.

— Peut-être bien.

— Les châtaignes sont grosses, cette année, elles vont tomber drues comme des grains de millet.

— C'est vrai pourtant que tous les arbres sont magnifiques, fit-elle tristement, excepté les nôtres; ils n'ont presque pas produit et nous ne récolterons point la moitié de ce qu'ils ont rapporté l'an dernier.

— Ah, bah! dit Claude tout étonné.

— C'est exact; aussi je vous jure que nous ne serons pas heureux cet hiver, et papa est si triste, si triste, que je pleure d'y penser.

Et, en disant ces mots, elle essuyait ses pleurs du revers de sa main.

— Voyons, Louison, fit le gros Claude attendri, ton père se trompe peut-être.

— Non, non; nos pauvres arbres dépérissent, cela se voit au premier coup d'œil; les rameaux en sont tout languissants. Et, comme elle était très superstitieuse, elle

ajouta que quelque méchant esprit leur avait jeté un sort.

— Ça ne sert à rien de pleurer, tes parents trouveront quelque autre ressource; et toi-même, ne peux-tu pas commencer à travailler avec eux?

— Je le voudrais bien, mais que puis-je faire? Je suis encore trop jeune pour aller à la ville m'offrir comme servante, et nul n'a besoin d'aide dans le pays.

— Bien, bien; on voit que tu es une brave fille et que le courage ne te fait pas défaut. Et, comme le chagrin de cette enfant le gênait, il ajouta: Si je te proposais une besogne, l'accepterais-tu?

— De tout mon cœur, monsieur Claude; dites vite, est-ce quelque chose que je sais faire?

Et, de ses yeux noirs, redevenus soudainement gais et brillants, elle dévisageait le montagnard, impatiente de connaître sa réponse.

— Ah! dame, ce n'est pas bien aisé, dit-il, et d'abord sais-tu monter aux arbres, adroitement, sans risquer de te casser le cou?

— Sûrement, monsieur Claude; mais papa nous le défend, il assure qu'en tombant on risque de se tuer; cependant, si c'était pour me rendre utile, pour gagner de l'argent par exemple, j'aurais une excuse et je pourrais, sans le lui dire...

Claude l'interrompit aussitôt.

— C'est cela même; inutile de prévenir ton papa, la surprise que tu lui feras n'en aura que plus de mérite.

Puis, après avoir toussé bruyamment, il lui expliqua qu'il avait besoin de quelqu'un pour faire la cueillette de son grand châtaignier, qu'il était trop vieux pour faire ce métier-là lui-même.

— Là-haut, continuait-il, la tête me tourne, le cœur me manque, et je crois toujours que je vais perdre l'équilibre, tandis que toi, une fillette leste et adroite, tu serais plus habile que moi et tu ne courrais aucun danger. Qu'en dis-tu?

Un léger frémissement secoua Louison, par tout le corps. Elle n'ignorait pas que la récolte des châtaignes était très dangereuse, la hauteur des arbres rendant souvent les chutes mortelles.

Chaque année, il y avait toujours dans le pays une ou deux victimes qui, si elles ne mouraient pas sur le coup, restaient estropiées pour toute leur vie.

Elle hésitait à répondre, songeant au chagrin de ses parents, si on la rapportait morte à leur chaumière; mais son irrésolution ne dura pas, le souvenir de leur misère et l'appât d'un salaire si mince qu'il fût lui firent répondre bravement qu'elle acceptait.

Comme elle désirait connaître à l'avance quel serait son gain, le fin montagnard lui promit, non sans quelques réticences, d'abord quatre mesures de châtaignes :

— Tu sais ce que je veux dire? détaillait-il pour donner plus de valeur à ses promesses. Quatre grands paniers de châtaignes bien remplis, et deux francs en argent : cela te convient-il ?

— Vraiment oui, monsieur Claude, répondit Louison, tout heureuse; quatre mesures de châtaignes, c'est très beau; mais deux francs en argent, c'est encore mieux; aussi papa ne songera pas à me gronder quand je les lui apporterai.

— Quel jour commençons-nous ?

— Mais demain, petiote, dit le bonhomme en se frottant les mains ; le temps est favorable, et, si nous attendions plus longtemps, un orage pourrait survenir et se charger à lui seul d'abattre toutes mes châtaignes, ce dont je ne serais point fier.

— Alors, à demain, monsieur Claude, je serai chez vous au petit jour et nous partirons ensemble. Comptez que je ferai de mon mieux. Puis, elle reprit aussitôt : Vous êtes bon, vous êtes bien bon, monsieur Claude.

— Oh ! ne me remercie pas, petite ; tu travailles, je te paye, c'est tout naturel.

— C'est égal, affirma-t-elle, vous me faites grandement plaisir. Et ce fut marché conclu.

Ils s'éloignèrent chacun de leur côté.

Le montagnard sifflait entre ses dents, car il était satisfait d'avoir engagé cette enfant à si bon compte, et Louison chantait encore, le cœur débordant de joie, quand elle rentra le soir à la maison.

Sa mère, qui ne montrait jamais ni grand contentement ni grande peine, mais bien

plutôt une constante résignation, lui demanda quelle était la cause de sa gaieté.

— Je ne sais pas, répondit Louison, tout embarrassée d'être obligée de mentir pour ne point avouer son secret.

— Chante, chante, petiote, lui dit mélancoliquement sa mère; les chagrins te viendront toujours trop tôt.

Le même soir, son papa lui rapporta de la ville une branche d'oranger à laquelle pendaient quatre belles oranges qui alternaient avec des bouquets de verdure et deux jeunes merles au plumage noir et soyeux qui sifflaient déjà très agréablement.

Elle accueillit d'autant mieux ces gracieux présents qu'ils lui fournissaient un motif de se réjouir et lui évitaient ainsi de donner des explications sur sa belle humeur.

Elle suspendit sa branche d'oranger à la muraille, ce qui était d'un très joli effet, et elle courut enfermer dans une petite cage ses deux jeunes oiseaux dont elle promit de prendre soin.

Elle prépara sur la table les jattes de

lait et le pain pour le souper; puis, ses petits frères étant au lit, elle souhaita le bonsoir à ses parents et alla se coucher, toute contente de se retrouver seule, en tête-à-tête avec ses projets.

II

Elle eut peine à s'endormir, car elle savourait à l'avance le plaisir que causerait à ses parents la surprise ménagée.

L'idée qu'elle pouvait tomber du haut d'un arbre lui était sortie de l'esprit.

Elle se sentait agile et courageuse et sa bonne volonté devait doubler son adresse.

Dès quatre heures du matin, elle était éveillée; elle s'habilla rapidement, prenant grand soin de ne pas faire de bruit et elle quitta la maison en prévenant sa mère que M. Claude l'avait fait demander.

Elle arriva au rendez-vous bien avant l'heure.

— Bonjour, Louison, lui dit son voisin; tu es fièrement exacte; c'est fort bien, cela; allons, en route! Car, plus vite nous com-

mencerons, plus vite nous aurons fini ; n'est-il pas vrai, fillette ?

Et, chargeant des paniers sur une charrette attelée d'un petit mulet, ils partirent aussitôt pour la châtaigneraie où ils arrivèrent une demi-heure après.

A distance, M. Claude lui désigna ses arbres. Louison les trouva fort élevés et merveilleusement chargés de fruits, mais leur hauteur ne l'intimidait pas.

— Tu grimperas là-haut comme un chat, lui dit le paysan.

Tout en bavardant, il dressa une haute échelle contre le plus grand châtaignier et Louison se disposa à y monter.

Elle eut soin de ramasser prudemment ses jupons entre ses jambes, afin de n'en avoir point l'embarras.

Arrivée au faîte de l'échelle, elle atteignit les premières branches, se hissa du mieux qu'elle put, empoigna l'une, s'accrocha à l'autre et continua de grimper ; puis, avisant la plus forte d'entre elles, elle s'y assit comme un mousse sur une vergue et commença d'abattre les châtaignes, à l'aide d'une longue perche appelée gaule.

Les petits fruits noirs tombaient lourdement à terre comme une pluie de mitraille.

En bas, le bonhomme se dépêchait de les recueillir et d'en emplir ses grands paniers, évitant de se placer du côté où tombait la grêle de châtaignes.

De temps en temps il recommandait à Louison de ne pas se laisser choir.

— Tiens-toi bien, petite, lui criait-il; n'oublie pas de t'assurer des branches; tu ferais un joli saut, si tu tombais en ce moment.

Le fait est que les petites mains de Louison glissaient quelquefois; alors elle redescendait d'une brusque secousse dans les rameaux inférieurs, mais pour remonter bravement plus haut, toujours plus haut.

L'arbre sur lequel elle se trouvait atteignait bien quarante mètres; aussi, quand par hasard ses yeux rencontraient le vide, elle éprouvait un tel vertige qu'elle aurait roulé à terre si, volontairement, elle n'avait eu la force de détacher ses regards du sol.

Parfois elle se reposait à califourchon sur une branche, croquant des châtaignes à belles dents.

Quand l'angélus sonna dans les environs, elle s'assit plus commodément à la jonction de plusieurs rameaux, près du tronc de l'arbre ; elle tira de sa poche un petit couteau et de son corsage un morceau de pain

dans lequel elle avait introduit un quartier de fromage appelé « brouchte », et elle commença son frugal repas.

De cette façon elle ne perdait pas son temps à descendre et à regrimper dans l'arbre et elle pouvait se remettre à la besogne sitôt la dernière bouchée.

La récolte l'employa plusieurs jours.

M. Claude se montrait satisfait d'elle, d'autant mieux que Louison était très habile, et que, l'ayant vue à l'œuvre, il ne redoutait plus qu'il lui arrivât d'accident.

Il avait bien quelque regret quand elle laissait, par-ci, par-là, aux branches inaccessibles, des grappes de châtaignes ; mais il n'osait lui en faire l'observation. Louison pensait que les châtaignes tomberaient d'elles-mêmes un jour ou l'autre et que de pauvres gens seraient heureux de les ramasser.

Enfin, la dernière journée de cueillette arriva, et Louison redescendit de l'arbre le cœur bondissant de joie ; il ne lui était arrivé aucun mal et elle allait recevoir le prix de son travail.

Quel bonheur d'apporter de l'argent à la maison pour la première fois ! Sans compter qu'elle espérait bien trouver l'occasion d'en gagner encore ; son contentement lui faisait oublier la peine qu'elle avait eue.

Elle ressentait des douleurs aux bras et aux jambes, une courbature lui engour-

dissait tout le corps, elle était vraiment lasse ; mais elle ne voulait pas y penser.

— Eh bien, lui dit M. Claude, nous avons fini et nous n'avons pas de bobo, c'est là le point important. Voici tes quatre mesures de châtaignes ; sois tranquille, Louison, tu n'auras pas la peine de les venir chercher, je vais les charger sur ma voiture et je les déposerai en passant chez tes parents ; ils seront fièrement surpris. Puis, il ajouta d'un mauvais air : Ils ne se sont pas demandé ce que tu faisais ces jours-ci, ils ne s'en doutent même pas ; entre nous, ils ne s'occupent guère de toi.

— Ça, c'est leur affaire, monsieur Claude, répondit Louison ; ils savent bien que je suis raisonnable, et que je n'ai pas l'habitude de mentir ; je leur ai dit que je gardais votre petit Louis, qui est malade, et ils ont cru que c'était la vérité. Au fait, tant mieux, reprit-elle joyeusement, je n'en aurai que plus de plaisir, ce soir, quand je leur apporterai mon argent.

Le bonhomme resta muet ; il eut un air gêné et sournois qui n'annonçait rien de bon.

— Ton argent? dit-il tout à coup de sa grosse voix. Mais c'était en plaisantant que je t'avais promis de l'argent; avec ces quatre paniers que voici, tu dois te croire suffisamment payée.

Louison demeurait stupéfaite de saisissement. N'avait-elle pas rempli ses engagements?

Que voulait-il dire? Était-ce ainsi qu'il tenait sa parole?

Elle regardait cet homme bien en face, se demandant si elle n'allait pas lui sauter à la gorge.

Mais que pouvait une fillette de dix ans contre ce rusé montagnard?

Elle essaya cependant de surmonter son indignation et elle reprit d'une voix tremblante, comme pour lui faire comprendre la justesse de sa cause :

— Vous vous rappelez bien, monsieur Claude, que vous m'aviez promis deux francs en argent, sans compter les quatre mesures de châtaignes.

— Eh bien, répondit-il brusquement, je ne te les donne pas. Voilà tout!

Elle tenta une dernière observation,

— Est-ce donc que je n'ai pas bien travaillé ?

— Point ! Mais je trouve que tu dois être satisfaite avec tes quatre mesures de châtaignes, ajouta-t-il durement ; c'est dit.

Puis il pirouetta sur ses talons.

Louison étouffait de chagrin, l'audace de cet homme la révoltait.

Ainsi, il lui volait son salaire qu'elle avait bien gagné ; il faisait pire encore, il la privait de l'immense joie d'apporter à la maison paternelle ces belles pièces d'argent dont le seul appât l'avait empêchée de dormir pendant plusieurs nuits, et elle ne pouvait rien contre lui ! Réduite à l'impuissance et ne voulant pas pleurer devant son bourreau, elle lui jeta un dernier regard noir de haine et elle s'élança à travers les taillis où elle éclata librement en sanglots, murmurant à voix basse :

— C'est bien, c'est bien, monsieur Claude. Je me vengerai ! !

III

Se venger? Et comment? Elle n'en savait rien; mais elle se sentait capable de tout pour assouvir un instant la colère que cet homme injuste avait soulevée en elle.

Elle rentra bouleversée à la maison, les vêtements en désordre, le visage gonflé, les yeux rougis.

Par un hasard heureux, son père et sa mère étaient absents : elle avait le temps d'apaiser son chagrin et de réparer son trouble.

Elle s'assit silencieusement sur le pas de la porte et médita.

Elle devait songer à se venger seule, toute seule; car, si elle se plaignait à ses parents, si elle leur faisait connaître la vilaine action de ce rusé compère, une querelle s'ensuivrait et ce serait la guerre sans merci entre les deux familles.

Ce M. Claude n'était pas aimé dans le pays : il était bourru, avare, dur aux pauvres gens; mais c'était un des monta-

gnards les plus aisés et sa rancune pouvait s'appesantir cruellement sur eux.

Toutes ces réflexions la fortifiaient de

plus en plus dans sa résolution de tenir secrets ses projets de vengeance.

Elle demeura là, longtemps, indécise, le cœur gros d'humiliations, quand elle

aperçut au détour de la route une charrette qui s'acheminait vers sa maison.

Elle reconnut M. Claude, il venait lui livrer ses quatre mesures de châtaignes.

Elle s'enfuit à son approche et elle se cacha dans un coin obscur d'un hangar, d'où elle pouvait entendre ce qu'il dirait à ses parents qui revenaient à quelques pas derrière lui.

Sans se hâter, il déchargea les quatre paniers à la porte au grand étonnement du papa et de la maman, et, sans leur laisser le temps de l'interroger, il leur expliqua, d'un accent plein de bonhomie, que Louison l'avait aidé tous ces derniers jours à la cueillette de ses châtaignes, et qu'en récompense de sa bonne volonté et de son adresse, il lui donnait cette petite gratification.

Comme on le voit, il omettait de dire qu'elle avait fait la cueillette à elle seule, qu'il était resté en bas de l'arbre, tandis qu'elle était grimpée en haut, enfin qu'il s'était engagé à lui payer deux francs son travail, mais qu'il avait manqué à sa promesse.

Les parents de la fillette ignorant tous ces détails le remercièrent vivement de sa générosité et de son obligeance :

— Bien le bonjour, monsieur Claude ; notre Louison est une brave fille et vous êtes bien bon de l'encourager au travail.

— C'est bien, c'est bien, répondit M. Claude. Et il s'éloigna de son pas lourd d'homme des champs.

Elle quitta alors sa cachette.

Ses parents lui firent bon accueil ; sa maman l'embrassa, et son papa, devant toute la famille réunie, parla des quatre mesures de châtaignes qu'elle avait si lestement gagnées ; il estima qu'elles représentaient un mois de nourriture, ce qui comptait pour quelque chose, et il conseilla à ses jeunes enfants de prendre leur sœur aînée comme modèle, parce que c'était une brave et courageuse fille.

Ces éloges, auxquels elle n'était pas accoutumée, lui semblaient bien doux à entendre ; mais elle était triste au fond et un cuisant regret étouffait son bonheur, celui de ne pouvoir étaler sur la table, aux yeux de la marmaille ébahie, les deux francs en

argent qui lui étaient dus et qu'une perpétuelle vision ironique et cruelle lui mettait constamment devant les yeux.

Hier encore elle pensait que, sitôt que M. Claude les lui aurait comptés, elle devait les cacher dans un coin de son mouchoir, faire un solide nœud, pour plus de sûreté, et, le soir venu, devant ses parents, elle les aurait sortis gravement de sa poche... Mais pourquoi revenir à ce beau rêve envolé? Elle ne les possédait pas, ces deux francs, elle ne les posséderait jamais! Et elle faisait un violent effort pour paraître gaie et dissimuler les sanglots qui lui montaient à la gorge.

Enfin la veillée s'acheva sans que Louison se trahît. Aussi, quand elle se retrouva seule, ce fut pour s'absorber de nouveau dans sa tristesse et envisager librement le but qu'elle voulait poursuivre.

La nuit est favorable aux méditations; au lieu de se coucher en même temps que ses frères, elle appuya son front chagrin contre la vitre de la fenêtre et elle demeura ainsi plusieurs heures à songer.

IV

Elle avait entendu dire qu'un arbre était susceptible d'être blessé comme nous pouvons l'être nous-mêmes et que privé de son écorce il était fatalement destiné à périr.

En effet, comme le sang circule dans nos veines, la sève circule dans des vaisseaux qui sont protégés par l'écorce; si l'on enlève une partie de l'écorce, les vaisseaux sont mis à nu, les insectes les attaquent, la sève n'arrive plus aux branches supérieures et l'arbre meurt bientôt.

Elle savait également qu'un arbre qui serait traversé de part en part par une pointe d'acier devrait infailliblement périr l'année suivante.

Ces diverses observations lui revenaient obstinément à l'esprit, excitant son imagination.

Grâce à l'un de ces expédients, il lui serait facile de détruire un des châtaigniers de M. Claude.

Voilà quelle serait sa vengeance.

Il ne lui restait qu'à choisir maintenant lequel des deux moyens elle emploierait pour arriver sûrement à ses fins, car elle était décidée à faire payer chèrement à cet avare de M. Claude la dette qu'il avait contractée envers elle et qu'il niait si effrontément.

Le premier cas bien examiné ne lui semblait pas devoir réussir.

En supposant qu'elle allât par une belle nuit de lune, armée d'un des couteaux à lame effilée, comme en ont les montagnards, couper une ceinture d'écorce à un jeune châtaignier, M. Claude pourrait s'en apercevoir assez à temps et remplacer, comme cela se pratique, par une épaisse couche de goudron, la partie de l'écorce qui aurait été enlevée.

Les vaisseaux de la sève de nouveau protégés pourraient se reformer; la sève parviendrait aux plus hauts rameaux et le jeune arbre aurait la vie sauve; mais la pauvre Louison ne serait pas vengée.

Tandis que, dans le second cas, la tige de fer pointue qui perforerait l'arbre resterait invisible, l'arbre dépérirait lente-

ment, commencerait par ne plus donner de fruits et finalement se dessécherait jusqu'à ce qu'il mourût.

A cette idée, un sourire haineux passa sur sa douce physionomie; elle sentait bien qu'elle allait commettre une vilaine action et sa conscience la désapprouvait; mais elle n'avait pas la force de s'en défendre et elle s'abandonnait toute à ce mauvais sentiment.

Elle escompta par la pensée le tort que la perte d'un de ces grands arbres causerait à M. Claude et elle se déclara satisfaite.

— Il eût mieux fait de me payer mes deux francs, dit-elle à voix basse, en manière de conclusion; cela m'aurait procuré une grande joie et cela lui aurait coûté moins cher; évidemment, un châtaignier de belle taille a une grande valeur; ma foi, tant pis, c'est lui qui l'aura voulu.

Le lendemain, son premier soin fut de rechercher une lame de fer assez résistante et assez pointue pour pouvoir pénétrer dans un arbre; ce n'était pas chose facile,

Louison remua les vieux outils et les vieilles ferrailles qu'on amoncelait, depuis plusieurs années, derrière une porte basse d'étable, et, parmi eux, elle découvrit une espèce de clou, long de plus de trente centimètres, fort rouillé, qui avait dû appartenir autrefois à quelque chariot.

Elle l'affûta du mieux qu'elle put sur un grès, et, le second jour, de grand matin, elle partit, emportant, cachés sous son tablier, ce même clou et un lourd marteau dont on se servait fort rarement.

Elle passa par des sentiers de traverse, pour être certaine de n'être pas rencontrée.

La pluie commençait à tomber et un violent orage se déchaînait sur la montagne.

Tant mieux! Le mauvais temps serait son complice.

Elle arriva toute fiévreuse à la châtaigneraie de M. Claude, choisit le plus vigoureux d'entre les jeunes arbres et d'une main hardie elle y planta le clou, sous un nœud très apparent de l'écorce; puis elle leva son lourd marteau et commença à frapper de toutes ses forces.

Le clou s'enfonçait lentement... (page 34).

Les coups retentissaient au loin, lugubrement.

Louison avait hâte de terminer sa vilaine besogne; comme une criminelle, elle tremblait de tous ses membres, craignant que quelqu'un ne la surprît.

Un sombre malaise l'envahissait; c'était la première fois que ses actes étaient en désaccord avec sa conscience.

Elle cognait toujours plus furieusement, le visage allumé par la colère et la peur.

Heureusement, le bruit de l'orage, qui ne cessait de gronder, couvrait les coups sourds du marteau; autrement, quelque bûcheron curieux, en tournée dans ces parages, n'eût pas manqué de venir jusqu'à elle s'enquérir de ce qu'elle faisait.

Le clou s'enfonçait lentement, lentement.

Enfin, après quelques chocs plus précipités et plus violents, il disparut presque à la surface.

Ouf! c'était fini.

Elle déposa le marteau à terre et s'assura que personne ne l'avait épiée.

Tout était silencieux autour d'elle; quel-

ques oiseaux, que l'orage avait effrayés, quittaient précipitamment la branche où ils s'étaient réfugiés pour aller nicher dans quelque retraite plus sûre, et le froissement de leurs ailes et le bruissement des feuilles trempées d'eau la jetaient dans des transes inexprimables.

Elle ramassa de la mousse qu'elle appliqua à l'endroit où le clou était planté, afin de mieux le dissimuler; puis elle constata minutieusement qu'aucune trace ne pouvait déceler son crime et que la blessure était bien invisible.

— Ah bien, pensa-t-elle, ce n'est pas pour faire la cueillette de cet arbre-là que M. Claude viendra jamais me rechercher.

Pauvre Louison! Sa vengeance était accomplie; elle croyait avoir fait une œuvre de justice en châtiant un avare, et elle n'avait fait qu'une mauvaise action.

Il ne nous appartient pas de nous faire justice nous-mêmes, et nous n'avons pas le droit de punir nos semblables.

Elle retourna près de ses parents, un peu troublée de cette aventure, mais con-

servant au fond du cœur la certitude qu'elle avait agi selon son droit.

Les jours et les mois s'écoulèrent sans qu'elle confiât à qui que ce soit son pénible secret.

Cependant elle se gardait bien d'adresser la parole à M. Claude ; quand elle l'apercevait sur un chemin, elle détalait de l'autre côté, au plus vite, se montrant farouche et rancunière à son endroit.

De temps en temps, elle faisait un détour et poussait ses promenades jusqu'au fameux châtaignier, dont elle surveillait, non sans remords, le dépérissement progressif.

L'année suivante, le malheureux arbre ne donna pas de fruits. M. Claude se lamenta auprès de ses voisins et se plaignit amèrement de ce fait anormal. Mais ce fut bien pire quand les branches se desséchèrent les unes après les autres et que l'arbre mourut.

On dut l'abattre pour le brûler.

C'est alors que les bûcherons chargés de le tailler découvrirent, au cœur du tronc, le clou meurtrier.

On dut l'abattre pour le brûler... (page 36).

On s'interrogea mutuellement; M. Claude s'enquit vainement pour savoir quelle main ennemie l'avait planté, et il n'eut pas un instant l'idée de soupçonner Louison.

Au reste, elle ne semblait faire aucune attention à ce qui se disait à ce sujet et s'abstenait bien de donner son avis.

Comme les représailles, en Corse, ne sont pas chose rare, personne ne s'étonna outre mesure de cette malveillance et l'affaire en resta là.

Quand Louison entendit ses parents causer entre eux de l'incident et chiffrer à près de cent francs la perte d'un si beau châtaignier, destiné à devenir centenaire, elle comprit l'énormité de sa faute; le mal qu'elle avait fait était irréparable, et, comme elle était bonne, elle en ressentit un profond regret.

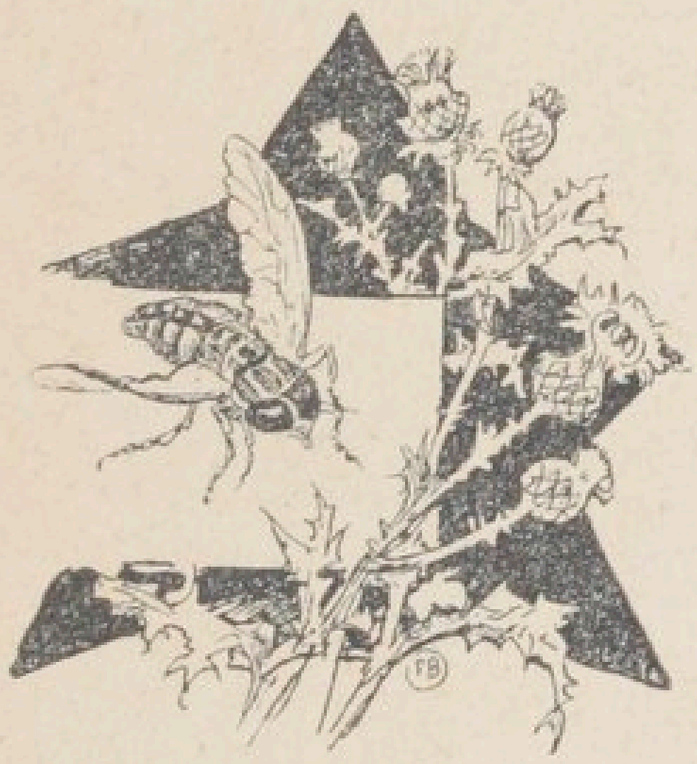
Les remords les plus cuisants tourmentaient sa jeune âme.

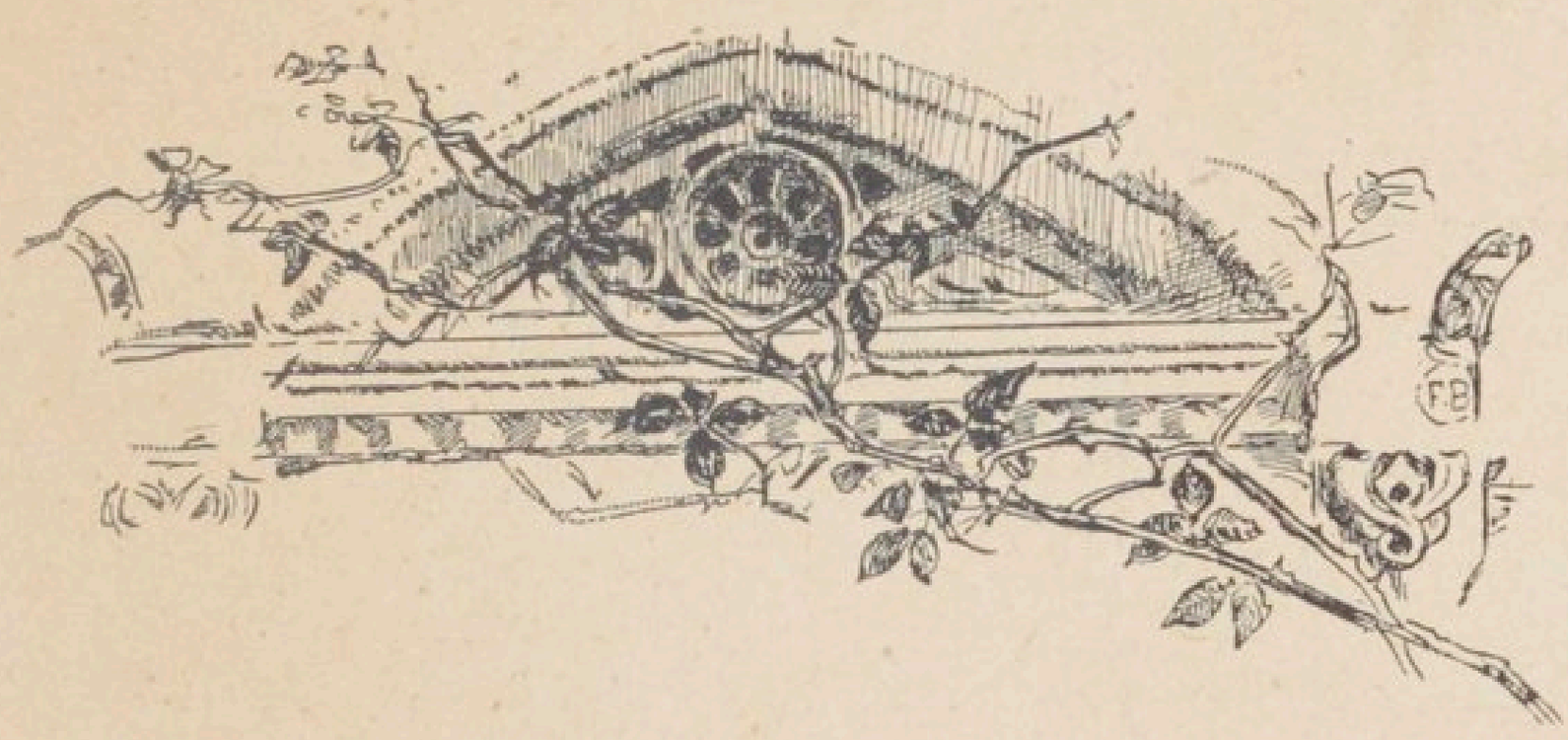
Elle se promit de ne plus jamais s'abandonner à ce vilain sentiment qu'on appelle la haine, de ne plus être, en aucune occasion, rancunière et vindicative, puisque

sa vengeance, qu'elle estimait anodine, avait à ce point dépassé son but.

M. Claude ne sut jamais pourquoi, depuis cette époque, la farouche Louison lui devint tout à coup si dévouée et si serviable. Caprice d'enfant, pensa-t-il.

Point, point, monsieur Claude ; l'enfant avait de la volonté, elle voulait racheter autant qu'il lui était possible la mauvaise action qu'elle avait commise envers vous et dont le mauvais souvenir lui pesait.





Voyage autour d'une Fenêtre

Fifi est un joli petit serin jaune ; il habitait en compagnie de deux autres oiseaux de son espèce une cage de modeste apparence, toujours bien propre et bien garnie, mais si petite que les trois oiseaux s'y trouvaient fort à l'étroit.

La vieille dame à laquelle ils appartenaient avait parlé maintes fois de changer cette humble cage contre une volière somptueuse, dont les dimensions leur permettraient de voltiger de haut en bas, de long en large, de telle façon qu'ils eussent l'illusion de la liberté; mais cette promesse

renouvelée bien souvent ne se réalisait jamais.

En attendant, la vieille dame se bornait à suspendre chaque matin à sa fenêtre la petite cage de ses serins favoris et à la rentrer prudemment chaque soir.

Heureusement pour eux, la fenêtre où ils passaient leurs jours prenait vue sur le boulevard Montmartre, ce qui était une distraction continuelle ; elle avait aussi le rare avantage d'être située presque au levant, si bien qu'ils jouissaient de quelques rayons de soleil, chose fort appréciable à Paris, surtout pour les oiseaux.

Le roulement des voitures, les aboiements des chiens, les cris des marchands de journaux, loin d'atténuer l'éclat de leurs chansons, ne servaient qu'à surexciter leur verve.

Fifi et ses deux compagnons étaient plus bruyants que jamais quand le printemps faisait refleurir les marronniers du boulevard.

Ils regardaient ces larges feuilles d'un beau vert se balancer gracieusement au moindre souffle d'air ; il leur semblait

qu'elles les saluaient amicalement en les invitant à se réfugier sous leur ombrage; alors ils se dressaient sur leurs pattes, avançaient curieusement leurs petites têtes et jetaient quelques notes suraiguës pour répondre à cette invitation, maudissant les barreaux de la cage qui les obligeaient à n'en pas tenir compte.

Fifi avait l'esprit fort indépendant. Des projets de fuite hantaient sa minuscule cervelle. La perspective d'un voyage au pays du ciel bleu lui souriait. Quelle satisfaction et quel orgueil de raconter plus tard ses aventures — car les serins ont un langage à eux — et d'émerveiller ses camarades par les récits de ses prouesses!

Il voyait chaque jour autour de lui d'impertinents moineaux voler jusque sur sa cage, y becqueter des graines de mouron ou de chènevis et se sauver ensuite pour atteindre en quelques coups d'aile les grands marronniers d'en face.

Oh! comme il enviait leur sort! Souvent, bien que très orgueilleux, il en venait à souhaiter d'échanger son plumage jaune d'or et son titre de *canari* contre la robe

grise et le nom vulgaire de moineau, pourvu qu'il fût aussi libre que lui.

Ce n'est pas qu'il eût à regretter sa chère liberté.

Il n'en avait jamais joui.

Il était né de parents prisonniers eux-mêmes; sa courte enfance s'était passée dans une cage beaucoup plus belle, il est vrai, que celle où il était aujourd'hui, mais ce n'en était pas moins une cage.

A cause de son caractère vindicatif, des querelles étant survenues entre lui et ses frères, on en avait été réduit à l'expulser; c'est ainsi qu'il devint le compagnon de deux autres oiseaux de sa race, d'humeur fort taciturne et qui s'accommodèrent très bien de l'exubérante gaieté de leur nouvel hôte.

Depuis le matin jusqu'au soir, durant la belle saison, Fifi ne cessait de célébrer les avantages de la liberté et de faire à ses amis de longs et éloquents discours sur cet interminable sujet.

Il ne s'intéressait pas seulement à l'oiseau, il prenait ses exemples où il les trouvait.

— Tout le monde est libre sur la terre, disait-il, hormis nous qui sommes prisonniers.

Voyez l'homme : il va où il veut, il fait ce qu'il lui plaît, il marche, il s'arrête, il est ici ou ailleurs ; les uns vont dans un sens, les autres dans le sens contraire ; rien qui les force à être ici plutôt que là.

Voyez ce chien : il n'a point de laisse, il peut aller où bon lui semble et, quant au fouet que son maître tient à la main, il peut l'esquiver en quelques bonds.

Je ne parle pas du cheval dont le rôle ne me paraît pas enviable ; mais lui encore ne parcourt-il pas l'espace librement, quitte à se venger de son cocher, s'il le juge trop brutal, en lui rompant le cou au détour de quelque chemin ?

Aussi, mes chers amis, s'il vous est agréable de supporter votre esclavage, qu'il en soit comme vous le désirez ! Quant à moi, je vous avertis qu'il ne faudra pas ouvrir deux fois la porte de ma cage pour que je m'enfuie et croyez que je ne manquerai pas la première occasion qui me sera offerte.

Au commencement, ses compagnons avaient essayé de lui faire entendre raison, mais cela avait été peine inutile; depuis ils le laissaient dire, se contentant de penser qu'ils avaient affaire à un exalté.

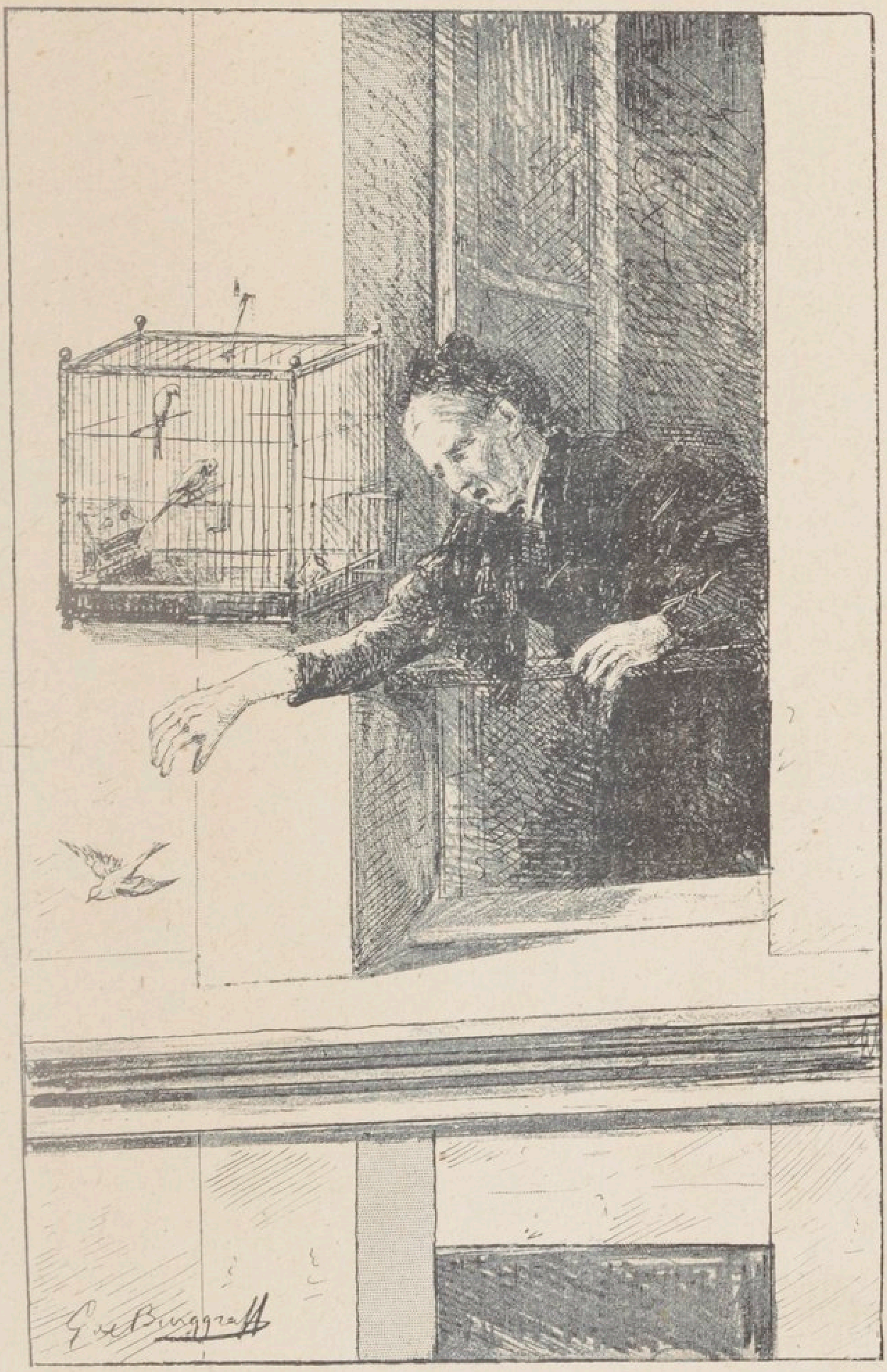
Une après-midi de mai qu'il faisait grand soleil, la vieille dame décrocha la cage pour s'assurer que ses oiseaux ne manquaient pas d'eau. S'étant aperçue que la provision avait été gaspillée, car nos gentils canaris s'étaient livrés dans la matinée au plaisir du bain, elle résolut de la renouveler; elle entr'ouvrit la porte de la cage, glissant adroitement sa main à l'intérieur pour y aller chercher la petite baignoire.

Ce fut l'affaire d'un instant : l'oiseau, prompt comme l'éclair, se faufila dans l'entre-bâillement de la porte et s'élança au dehors.

La vieille dame poussa un grand cri, étendit la main; mais baste! il était trop tard.

L'oiseau jaune d'or était allé se percher sur une branche de marronnier, à quelques mètres de là.

L'exclamation de la dame avait fait lever



Elle poussa un grand cri, étendit la main... (page 46).

la tête aux passants. Ils s'arrêtèrent pour se rendre compte de ce qui arrivait. Du balcon de sa fenêtre, elle leur expliqua que son canari s'était sauvé dans l'arbre voisin.

La sensation délicieuse que Fifi éprouva de se sentir libre fut si violente qu'il faillit en mourir.

Son petit cœur bondissait violemment sous ses plumes, la tête lui tournait, ses yeux éblouis se fermaient au grand jour et ses ailes n'avaient plus la force de battre l'air et de l'emporter.

Il était temps qu'une branche d'arbre se trouvât là pour qu'il pût s'y poser, il n'aurait su aller plus loin.

Quelques secondes après, il essaya de reprendre son vol, mais il n'avait plus de souffle et ses ailes refusèrent de le soutenir.

Il se sentit tout humilié de sa maladresse.

Il pensait s'envoler bien haut dans l'azur et il était forcé de s'arrêter : sa première étape était à vingt mètres de sa prison.

Il regarda vers la terre.

Une foule compacte s'était amassée et le suivait des yeux.

— Tiens, disait un gavroche, en montrant les badauds : tous ces grands serins qui en regardent un petit.

— S'envolera, s'envolera pas ! criait un autre.

Quelques-uns d'entre eux prophétisaient sur son sort :

— Avant ce soir, disaient-ils, il sera croqué par un chat, à moins qu'il ne meure de faim, car on ne lui portera pas de mouron là-haut !

Un marmiton en levant la tête laissa choir la corbeille qu'il maintenait en équilibre sur son chef.

Malheureusement, elle contenait une sauce qui se renversa au grand préjudice d'une dame dont la robe fut horriblement tachée.

Un gardien de la paix criait d'un ton bourru : — Circulez, mais circulez donc ! En voilà une affaire qu'un serin échappé de sa cage ! Et comme personne ne se dérangeait, il avançait toujours, posant ses larges bottes sur les pieds des gens sourds à ses

ordres, mais non pas insensibles à ces façons d'agir et qui reculaient devant lui en maugréant.

Fifi fut très satisfait de ces incidents et en conclut que son évasion était un événement important.

Il reprit courage et rassemblant ses forces il s'envola le plus loin qu'il put, franchit la distance de trois arbres et vint s'abattre sur la lanterne d'un bec de gaz.

Les passants ne se lassaient pas de le regarder.

La vieille dame, toujours à sa fenêtre, se lamentait, déplorant l'ingratitude de son serin.

— Où va-t-il courir, l'étourdi, sinon à sa perte?

Il n'est point assez habile pour savoir se soustraire aux périls qui le menacent.

Il me quitte! moi qui l'ai choyé pendant si longtemps.

Je ne lui demandais qu'une chanson en échange des bons soins que je lui prodiguais et voici qu'il me paye des bontés que j'ai eues pour lui en désertant l'humble

L'homme avança hardiment la main... (page 52).

gîte où il trouvait chaque jour sa nourriture et son nid.

Et de sa voix la plus persuasive elle l'appelait de nouveau : — Fifi, Fifi, viens, mon petit Fifi !

Mais Fifi qui entendait ne s'empressait pas d'obéir.

Tout à coup un homme traversa la foule, portant sur l'épaule une échelle qu'il vint appuyer contre le réverbère.

Il se disposa à en gravir les échelons.

Fifi le regardait monter d'un air insouciant comme s'il ne s'était pas agi de lui.

La foule était silencieuse.

Des cris pouvaient effaroucher l'oiseau.

L'homme grimpait toujours doucement, adroitement ; soudain, il avança hardiment la main ; mais pst ! Fifi s'envola, faisant échec à son ravisseur.

Un large éclat de rire gagna la foule et sembla approuver la profonde tactique du serin qui se percha en haut d'un autre arbre, commençant à juger qu'il aurait quelque peine à conquérir sa liberté.

Trop de monde s'occupait de lui.

Quel intérêt avait-on à l'empêcher de s'enfuir?

Pourquoi voulait-on lui faire réintégrer sa cage?

Que sa maîtresse criât après lui, cela s'expliquait; mais cet homme à l'échelle, il ne le connaissait pas : dans quel but avait-il voulu le prendre? Pour le garder, sans doute.

Certes, il n'avait point quitté une prison

pour rentrer dans une autre et nul ne le reprendrait vivant.

Comme il faisait ces pénibles réflexions, il aperçut dans l'arbre un gamin qui venait de s'asseoir à califourchon sur une branche, se reposant ainsi de son ascension et se préparant à grimper encore.

Nul doute que celui-là ne vînt également pour s'emparer de lui.

Mais Fifi était résolu à ne pas se laisser prendre.

Il attendit patiemment et, quand le gamin allongea le bras pour le saisir, Fifi ouvrit ses ailes. Le ravisseur désappointé redescendit tout honteux, tandis que la foule battait des mains.

Le succès de notre canari était grand, mais sa peine était profonde.

Était-ce là la liberté? Vaine chimère alors!

Il ne pouvait faire un mouvement sans qu'on le poursuivît, il ne savait où se poser pour qu'on ne vînt pas le chercher.

Il n'osait aller jusqu'au faîte des maisons, car il manquait de courage et de force.

Il ne savait même pas comment se procurer un peu de nourriture.

Décidément il n'avait pas été élevé pour la lutte et le travail. Il prévoyait des dangers de toutes sortes qui l'effrayaient.

Tout à coup, il avisa la gouttière d'une toiture tout à fait basse; il s'y réfugia un moment, se croyant désormais à l'abri.

La foule qui l'avait perdu de vue se dispersa en effet.

Il ne resta sur le boulevard que quelques curieux entêtés qui voulaient connaître l'issue de cette escapade.

La vieille dame toujours patiente ne cessait de crier à sa fenêtre : — Fifi, Fifi, viens, mon petit Fifi !

Fifi s'obstinait à ne pas lui obéir.

Enfin, il prit un moment de repos et fut assez heureux pour attraper au passage deux petits insectes qu'il dévora, car il avait appétit, mais qui lui parurent du plus mauvais goût.

Au fond de sa gouttière coulait une eau épaisse et noirâtre, il y trempa son bec altéré ; elle était détestable, cette eau, sans compter qu'elle avait souillé de son contact

impur l'or éclatant de ses ailes et de sa jolie queue dont il était si fier.

Car Fifi était aussi coquet que gourmand.

Il s'affligea de ce méchant goûter et regretta la bonne graine toujours fraîche qu'on lui servait chaque matin ; le bout de sucre contre lequel il lissait son bec et enfin l'eau limpide dans laquelle il rafraîchissait son gosier et dont les éclaboussures se changeaient en lourds diamants en tombant sur ses plumes.

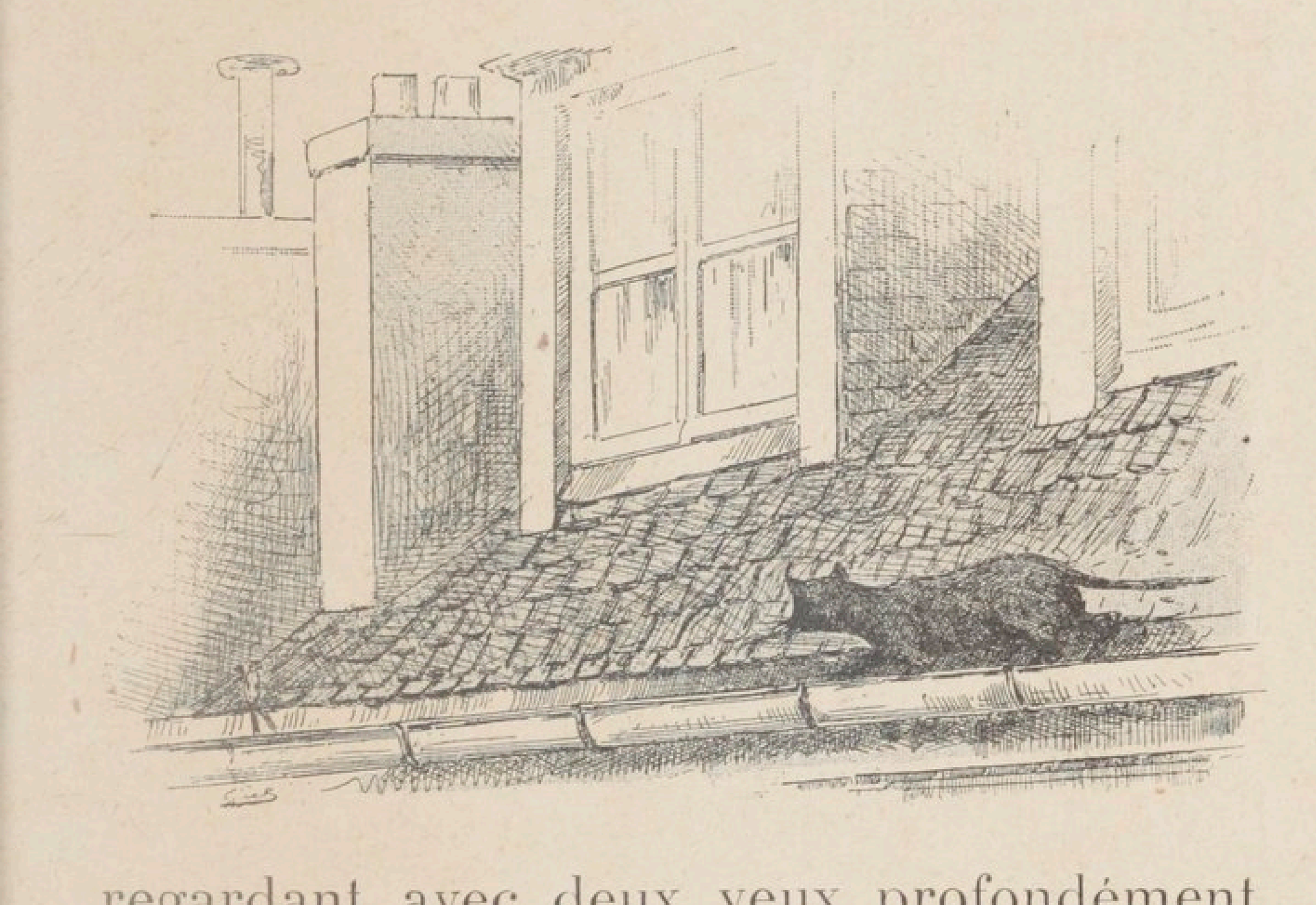
L'inquiétude le prit de savoir dans quel endroit il passerait la nuit.

A moins qu'un moineau généreux ne lui offrît une place dans quelque creux d'arbre ou de mur, il en était réduit à coucher à la belle étoile, car il ne connaissait aucun lieu sûr qui pût lui servir d'asile, et il eut le frisson de penser qu'il était seul, sans un ami à qui conter sa peine et qui pût le conseiller et le tirer d'embarras.

Le souvenir de sa cage dans une chambre bien close et du mince bâton où il se perchait chaque soir pour s'endormir effleura son cerveau.

Et il commença à avoir le remords de l'avoir quittée.

Fatigué de tant d'émotions diverses et de courses incertaines, il allait s'assoupir, quand il vit venir à lui lentement, doucement, marchant à quatre pattes et le



regardant avec deux yeux profondément fascinateurs, un chat, un superbe chat gris.

Il se mit à trembler de tous ses membres, car il savait combien les félins sont ennemis de la gente ailée.

Tout jeune, il avait failli mourir d'un coup de griffe qu'un chat audacieux lui

avait lancé à travers les barreaux de sa cage.

Une minute de plus, et c'en était fait de lui.

Il s'endormait à cette place et le chat n'en eût fait qu'une bouchée.

Pauvre Fifi !

Subitement il prit sa volée et, guidé par la voix de la vieille dame qui le rappelait toujours, il se dirigea vers elle et vint se poser au balcon d'une fenêtre de l'appartement voisin.

Il était épuisé.

Mais il ne pouvait se résigner à rentrer dans sa cage et à dire si vite adieu à son beau rêve de liberté.

Et puis, que diraient ses compagnons en le voyant revenir? Il faudrait qu'il leur avouât que son plus beau rêve n'avait été qu'une folie et qu'il avait suffi de quelques minutes pour le faire évanouir.

Il lui coûtait d'en convenir et cependant il comprit que la liberté n'est profitable qu'à ceux qui savent se rendre dignes d'elle.

Il n'avait pas assez d'expérience pour les luttes d'une vie indépendante, assez de

courage pour gagner lui-même sa nourriture de chaque jour, assez de volonté pour vaincre les dangers qui menacent tout être, assez de résignation enfin pour souffrir.

Il comprit qu'il était né serin et que, quoi qu'il fît, il ne changerait point sa nature.

Il sentit que la noble ambition d'être libre devenait chez lui quelque chose de ridicule.

Il n'eut pas le courage de mourir de faim ou de froid.

Et triste, humilié, il sauta d'un bond au milieu de la chambre qu'il avait quittée quelques heures auparavant.

Sa maîtresse le prit douillettement, déposa un baiser sur ses ailes et, avant de le réintégrer dans sa cage, elle lui fit un sermon bien mérité sur l'inconvénient qu'il y a à suivre ses mauvaises inspirations.

— Vilain ingrat, lui dit-elle, c'est comme cela que vous fuyez votre vieille amie, que vous désertez votre volière, que vous abandonnez vos camarades! C'est très mal, cela! Vous ne nous aimez donc pas?

Il comprit si bien toute la sévérité de ce langage qu'il répondit plusieurs fois en tournant son petit bec à gauche et à droite: couic-couic, couic-couic, ce qui voulait dire: Mais si, je vous aime bien, j'ai eu tort, grand tort; c'est pourquoi je vous reviens tout humble et tout repentant.

— C'est bien, je vous pardonne, reprit la bonne dame; mais ne recommencez plus.

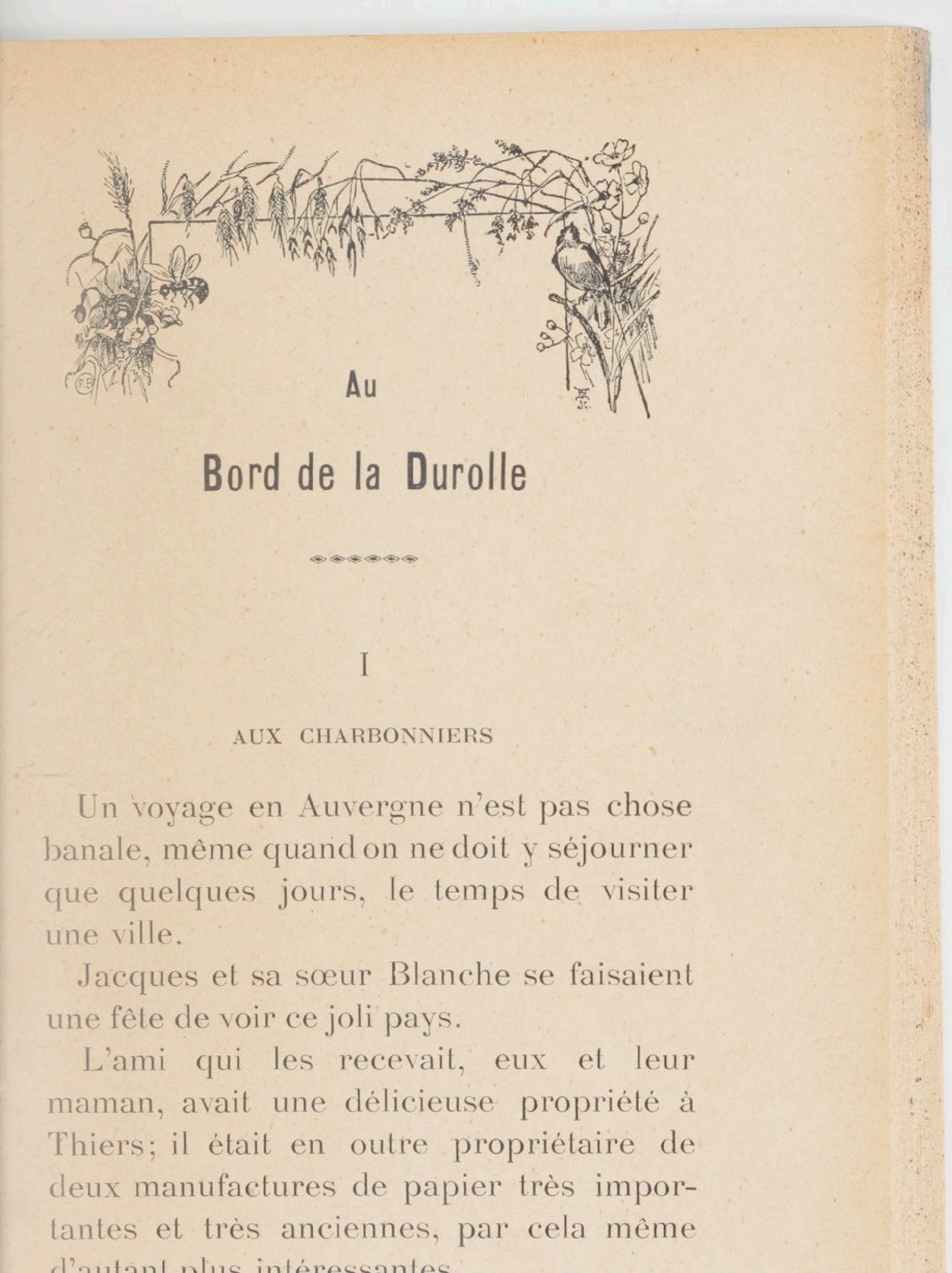
En même temps elle l'embrassait de nou-

veau et le glissait prestement dans l'intérieur de la cage.

Ses camarades l'accueillirent avec joie et lui offrirent de se réconforter, ce dont il avait grand besoin; il leur raconta son voyage, mais si tristement que les autres oiseaux n'eurent pas envie de suivre son exemple. Ils le plaignirent amèrement.

Depuis ce jour mémorable, Fifi est devenu un serin taciturne et mélancolique; il a perdu sa gaieté d'autrefois en perdant ses illusions.

La liberté n'est utile qu'à ceux qui savent la mériter.



Au Bord de la Durolle

I

AUX CHARBONNIERS

Un voyage en Auvergne n'est pas chose banale, même quand on ne doit y séjourner que quelques jours, le temps de visiter une ville.

Jacques et sa sœur Blanche se faisaient une fête de voir ce joli pays.

L'ami qui les recevait, eux et leur maman, avait une délicieuse propriété à Thiers; il était en outre propriétaire de deux manufactures de papier très importantes et très anciennes, par cela même d'autant plus intéressantes.

Il avait été convenu que les deux enfants les visiteraient librement; cette perspective leur promettait toutes sortes de surprises agréables.

On les avait prévenus aussi que la ville de Thiers présentait un aspect des plus pittoresques; ils s'attendaient donc à rencontrer des rues beaucoup moins correctes et moins bien alignées que l'avenue de l'Opéra et les grands boulevards; mais leur étonnement fut grand, lorsqu'ils descendirent du train, d'apercevoir une partie de la ville construite tant bien que mal sur les flancs d'une montagne; je dis une partie, car, quel que soit l'endroit où l'on se place, à l'un des quatre points cardinaux, l'œil le meilleur et le plus exercé ne peut découvrir à l'horizon qu'un tiers du panorama de cette petite sous-préfecture, d'où son nom de ville de « Thiers », c'est-à-dire qui n'est visible que par tiers; telle est du moins la légende que racontent volontiers ses habitants.

Devant la station, très haut située et assez éloignée de la ville, s'étend la plaine de la Limagne, vallée paisible où coule la

Dore, merveilleuse étendue de prairies qui contrastent singulièrement avec les montagnes des Margerides et du Forez où se trouve enclavée la vieille ville de Thiers.

Les deux enfants furent saisis d'admiration par l'étrangeté de ce spectacle inattendu.

Il leur semblait que le terrain allait manquer sous leurs pieds et qu'ils allaient être infailliblement précipités de la hauteur de la station dans le vide qui s'ouvrait devant eux.

On fit approcher le landau qui stationnait en les attendant et ils eurent une cruelle angoisse, car aucun chemin apparent ne se présentait à leur vue pour descendre la rude côte au bas de laquelle se trouvaient la villa et les manufactures au lieu dit « les Charbonniers ».

Le cocher, lui, ne semblait nullement embarrassé; il attendit que les bagages fussent chargés sur un omnibus qui devait suivre, il fit démarrer ses bêtes, claqua son fouet à tour de bras et les voilà partis.

Ils roulaient, ils roulaient avec un vacarme épouvantable; ce n'étaient que heurts

et cahots; les gens se rangeaient avec effroi sur leur passage; ils pensèrent accrocher vingt fois et être bouleversés à tous les coins de rue. Après avoir écrasé deux chiens, renversé une voiture à bras et enlevé tout un étalage de bonneterie, heureux encore que ce n'eût pas été une devanture de porcelaines, ils atteignirent la place de l'Église, descendirent le boulevard Neuf et suivirent l'unique chemin qui conduit aux Charbonniers.

Une fois engagés dans cette route, les deux enfants essayèrent vainement de se pencher à la portière pour découvrir un horizon quelconque. Ils passaient à un mètre d'une roche atrocement noire et qui s'élevait à plus de cent mètres au-dessus d'eux, crevassée et peu rassurante, et, de l'autre côté, au bord de la rivière la Durolle qui coulait en contre-bas, étroite et tapageuse, galopant sur un lit de roches et bordée elle-même par une suite de montagnes verdoyantes, mais d'une élévation respectable de trois cents mètres et plus.

Leurs regards interrogateurs et inquiets

allaient de droite à gauche sans rien distinguer, ils n'osaient se communiquer leurs craintes réciproques et se montraient peu satisfaits de cette route où les conduisait leur phaéton endiablé.

Si noir et si impressionnant que fût ce chemin, il devait avoir une issue.

Eh bien, non; pour incroyable que la chose paraisse, ce chemin n'aboutissait pas, c'était une sorte d'impasse et, à l'endroit le plus étroit et le plus sombre où la voiture semblait ne plus devoir avancer, les chevaux s'arrêtèrent d'eux-mêmes.

On était arrivé.

Les Auvergnats sont des gens fort aimables, malgré leur forte voix et leurs lourdes façons.

Un valet de chambre qui attendait les voyageurs se précipita à la portière.

— Eh, bonsoir, madame! Eh, bonsoir, monsieur et mademoiselle! leur cria-t-il.

Ceux-ci tressaillirent de peur; ce petit homme avec son chapeau de feutre noir et sa grosse voix les tirait de leur engourdissement et de leur demi-rêve qui était bien près de devenir un cauchemar.

Eh quoi! c'était dans cette sorte de caverne peu engageante qu'ils allaient habiter.

Mais c'était l'antre du Diable.

Que dire? Que faire? Quelle déception! Telles étaient les pensées qui s'agitaient confusément dans leur cerveau.

Ils ne pouvaient pourtant rien témoigner de leur triste impression, la stricte politesse voulait qu'ils parussent radieux; c'est ce que leur maman leur fit comprendre.

— N'est-ce pas, mes chers petits, leur dit-elle, que nous sommes bien heureux d'être arrivés?

— Oh oui, maman, répondirent Jacques et Blanche.

Et, comme leur aimable hôte s'empressait autour d'eux, elle le remercia affectueusement de son bon accueil, tandis que les enfants lui présentaient leur front à embrasser.

Mme Deverrières ne put s'empêcher de vanter la beauté du paysage et la bizarrerie de la nature de ce coin d'Auvergne. Les domestiques se chargèrent des paquets à la

main et les nouveaux venus, après avoir traversé la Durolle sur un élégant petit pont,

pénétrèrent dans la villa, construite au bord de la rivière et adossée à la montagne.

La nuit était venue; ils dînèrent rapidement.

Un peu fatigués de ce long voyage, Mme Deverrières et ses deux enfants prirent congé de bonne heure de leur hôte et lui souhaitèrent une bonne nuit.

Ils prirent possession de leurs chambres à coucher meublées somptueusement; des grands feux de bois flambaient dans les cheminées et les lits entr'ouverts invitaient les petiots à se glisser dedans.

Quand ils furent seuls avec leur mère, ils se jetèrent dans ses bras.

— Ma chère maman, que j'ai peur! dit Blanche. Entends-tu tous ces bruits au dehors?

En disant cela, elle prêtait l'oreille aux bouillonnements et aux cascades de la rivière sur l'écluse. Une machine à vapeur haletait à vingt mètres de là, mettant en mouvement les cylindres et les pompes hydrauliques de la manufacture de papier; un bruit de va-et-vient infernal retentissait dans l'espace; des coups de sifflet commandaient la manœuvre des ouvriers et déchiraient l'air dans la nuit; des ombres

passaient comme des revenants, devant les lumières rouges des petits becs de gaz placées au fond des grands ateliers qui faisaient face à la maison et, dans l'obscurité accrue par l'enveloppement majestueux des montagnes, tout cela ressemblait à un décor fantastique.

— C'est vrai, fit Jacques, on se croirait transporté dans l'empire de Pluton.

— Tant mieux, mes chéris! On nous avait promis du pittoresque, en voilà. Heureusement tout cela ne nous empêchera pas de dormir et demain un rayon de soleil dissipera vos terreurs.

II

UN JARDIN ESCARPÉ

Le lendemain, la petite famille fit la grasse matinée.

Quand Mme Deverrières ouvrit la fenêtre de sa chambre et en poussa les volets, tandis que Jacques faisait la même opération de son côté, ils jetèrent ensemble un cri d'étonnement.

Il faisait grand jour, mais un jour étrange et tamisé comme celui qu'on pourrait recevoir au fond d'un large puits.

A droite et à gauche, les montagnes toutes proches masquaient l'horizon, tandis qu'en face des ateliers de plusieurs étages longeaient l'autre côté de la rivière, large au plus de dix à douze mètres.

— Fait-il beau temps? demanda Blanche à son frère.

Jacques, désireux de donner une bonne réponse, se pencha à la fenêtre pour reconnaître l'état du ciel; mais il n'osait dire son sentiment, car il n'apercevait qu'une bande étroite de nuages.

Il n'est point d'usage de regarder à ses pieds pour découvrir le firmament; encore est-il qu'il suffit le plus souvent de lever les yeux pour trouver vis-à-vis de soi un espace de ciel suffisant pour vous en indiquer la couleur. Aux Charbonniers, il aurait fallu, pour faire le même examen avec fruit, se coucher commodément sur le dos en plein air; sinon, on risquait de prendre, comme firent Jacques et sa maman, un vrai torticolis à force de se

désarticuler le cou avant d'en conclure que le ciel était véritablement bleu.

— Oh! que c'est triste ! On se croirait dans une prison, dirent les enfants.

Leur maman essaya de leur démontrer que le site ne manquait pas d'originalité et que ce lieu sauvage, où plus de trois cents hommes, femmes et enfants, descendaient chaque jour gagner leur pain, n'était rien moins qu'intéressant. Jacques et Blanche s'obstinèrent à trouver que ce n'était pas de leur goût. Ce fut bien pis quand ils apprirent, de la bouche même des habitants qui vivent toute l'année au fond de cette gorge, que le soleil en était absent pendant cinq et six mois de l'année, et qu'ils vivaient tout ce temps ensevelis pour ainsi dire dans la boue, sous la neige, avec l'horrible appréhension d'une avalanche toujours possible et toujours redoutable.

Jacques et Blanche en ressentirent un frisson de crainte ; ils jetaient des regards de terreur sur les blocs de roche qui hérissaient les flancs de la montagne et qui surplombaient par endroits le sentier tracé au bas de la rivière.

— Si ces pierres se détachaient sur notre passage, disait Blanche, nous serions écrasés.

— Il ne faut pas penser à cela, répondit Jacques; elles ne vont point s'écrouler méchamment sur la tête d'inoffensifs Parisiens, venus tout exprès de la capitale pour les admirer. Elles ne sont point malveillantes, elles ne s'occupent pas de nous ; imitons-les, ne nous occupons pas d'elles.

Pendant ce court dialogue, Mme Deverrières et ses enfants s'empressaient à leur toilette; puis, ils descendirent à la salle à manger, où leur hôte les attendait pour leur offrir un excellent café au lait augmenté de tartines de beurre et de miel, dont les enfants firent le plus grand cas.

— Il me semble que notre ami vous traite bien généreusement pour des prisonniers, dit Mme Deverrières.

— Je fais de mon mieux, chère madame, répondit le maître de la maison en riant : je veux faire oublier à ces enfants l'espèce de prison où la curiosité les a amenés et j'adoucis leur captivité autant que je le puis ; permettez-moi aujourd'hui de vous

faire moi-même les honneurs de mon jardin.

Jacques et Blanche s'interrogèrent mutuellement des yeux.

— Quel jardin, pensaient-ils, et où pouvait-il bien se trouver?

Il y avait bien une plate-bande de cinquante centimètres de large, plantée de géraniums; mais cela ne pouvait s'appeler « un jardin ».

— Je vois votre étonnement et je devine votre pensée, observa malicieusement leur hôte ; aussi, je me réjouis de votre surprise. Suivez-moi et en avant. Coiffons-nous de nos chapeaux de paille, car nous aurons chaud là-haut; prenons aussi des parasols, continua-t-il en souriant.

Un air d'incrédulité passa sur tous les visages ; le soleil, en effet, était fort éloigné de pénétrer jusque dans ces profondeurs en supposant qu'il y descendît quelquefois.

On se mit en route pour cette lointaine expédition.

On côtoya la rivière, changée en véritable torrent par l'orage qui avait eu lieu la veille.

Mme Deverrières donnait la main à sa fille et avait prié leur ami de prendre celle de Jacques; le sentier était étroit et très accidenté, absolument dépourvu du moindre garde-fou ; on pouvait redouter qu'un faux pas ne précipitât un enfant dans la rivière, et le courant, prodigieux en ce moment, n'eût certes pas facilité le sauvetage.

Au bout de cent cinquante mètres, l'excellent homme s'arrêta, tourna le dos à la rivière et, considérant la montagne, il étendit le bras vers elle, désigna une multitude de lacets tracés capricieusement jusqu'à son sommet et s'écria avec enthousiasme :

— Voilà mon jardin; qu'en pensez-vous?

Comprenez-vous l'ébahissement de nos Parisiens devant cette portion de terre presque verticale, plantée, il est vrai, de plantes et de fleurs d'ornement, et baptisée du nom de « jardin » pour la circonstance?

— Allons, un peu de courage! Montons à l'assaut. Ne glissez pas surtout, ajouta leur prévoyant ami.

Voilà mon jardin ; qu'en pensez-vous ?... (page 76).

Cela ne ressemblait en rien aux parcs, jardins et jardinets que Jacques et Blanche avaient pu voir jusqu'ici, mais ce n'était pas pour leur déplaire ; la perspective de gravir cette côte les tenta aussitôt.

On commença l'ascension, à la file indienne, bien entendu : ce qui, pour une promenade en commun, ne favorisait guère la conversation.

Les enfants marchaient trop vite. Mme Deverrières, grâce à ses fins souliers nullement montagnards, faisait très souvent deux pas en avant et trois pas en arrière ; enfin leur vieil ami, coutumier de ces promenades, avançait d'un pas lent et sage, afin de n'être pas trop essoufflé en arrivant.

De temps en temps, ils s'asseyaient sur un banc hospitalier qu'une main prévenante avait charitablement installé de distance en distance, pour reposer les touristes présents et à venir.

Mais la pente était fort à pic et la tête leur tournait à regarder, à plusieurs centaines de mètres au-dessous de soi, cette rivière qui ne semblait plus qu'un ruisseau

et les toits des ateliers et de la maison qui s'offraient d'en bas pour les recevoir à la façon de raquettes qui attendraient la chute d'un volant.

Ils atteignirent enfin la région ensoleillée et saluèrent le gai soleil avec joie. La chaleur augmentait, faisant un grand contraste avec la fraîcheur du bord de l'eau.

Leur hôte triomphait; les chapeaux étaient devenus indispensables, ainsi que les parasols.

La société fit halte et s'établit dans un petit emplacement couvert de genêts et de ronces.

Les enfants le dénommèrent immédiatement le « camp du repos », à cause du silence absolu qu'on y goûtait et qui paraissait d'autant plus précieux qu'au fond de la gorge on ne pouvait se soustraire au continuel ronronnement des machines.

La vue y était superbe ; on découvrait une autre partie de la ville de Thiers, je dois dire sans calembour un autre « tiers », non moins intéressant que le premier ; et c'étaient de leur part des cris de réelle

admiration devant le riche panorama qui s'étalait à leurs yeux.

Après une demi-heure de sieste, on parla de redescendre.

Mme Deverrières s'effraya à l'idée de refaire ce même chemin, ayant devant soi la profondeur de cette gorge.

— Mais c'est une nécessité, répondit leur guide, qu'étant montés jusqu'ici il nous en faille redescendre.

— Assurément, dit-elle ; mais j'en serai incapable; je sens fort bien que, dès les premiers pas, je roulerai au bas de la côte.

Cette révélation était grave ; Mme Deverrières parlait sérieusement.

Jacques et Blanche paraissaient très émus à l'idée du danger qui menaçait leur chère maman.

— L'endroit est mal choisi pour courir la chance d'y attendre le moindre omnibus, aussi bien qu'aucune voiture de l'ambulance urbaine, dit piteusement la chère dame qui riait de sa propre misère.

Les enfants ne riaient pas et leur angoisse allait croissant.

— Pauvre madame, dit alors leur digne

ami, avec un sentiment de compassion ironique, nous ne pouvons pourtant pas rester là; heureusement que la nature a prévu ce contretemps en ménageant, exprès pour les petites mamans qui sont sujettes au vertige, une autre route dans les environs.

— Est-il vrai ? Comment ne nous avez vous pas dit cela tout de suite? s'écrièrent ensemble les deux enfants et Mme Deverrières.

— Excusez-moi, fit-il ; mais je m'intéressais à la mine désolée de Jacques et de Blanche, qui croyaient leur maman perdue.

— Comment descendrons-nous alors ? interrogea Jacques.

— Mais en nous abstenant d'abord de monter, ce qui est indispensable; puis en tournant à droite et en suivant un autre chemin beaucoup plus détourné, infiniment plus raboteux, car c'est le lit d'un torrent desséché qui conduit à la rivière, mais qui est tout à fait sûr et point du tout sujet à occasionner le vertige.

La petite troupe, ravie de cette propo-

sition, se remit en route ; on devisa le long du chemin, non sans se tordre les chevilles sur les pierres et les cailloux qu'on rencontrait ; enfin on fut de retour à la maison avec une heure de retard pour le déjeuner, ce qui eut le double effet de courroucer la cuisinière autant que le maître de la maison, qui était fort en peine de manger un rôti trop cuit.

III

AU BOUT DU MONDE

L'après-midi se passa à aller cueillir du cresson à une délicieuse petite source qui se trouvait dans un creux de roche ; ce qui surprit Blanche, c'est que nul marchand n'était là pour le débiter à deux sous la botte : il poussait tout simplement, s'offrant de lui-même à la main qui voulait bien le cueillir ; ensuite on s'éloigna de quelques centaines de mètres et on alla faire, dans les mêmes conditions, une ample provision de morilles dont la cuisinière avait besoin pour accommoder un plat.

Cette récolte n'est pas sans danger, elle exige une grande expérience pour distinguer à coup sûr les bons champignons des champignons vénéneux dont le poison est mortel. Là encore, aucune espèce de fruitière ne se trouvait à propos pour leur peser un kilogramme des précieux comestibles qu'ils avaient ramassés et ils emportèrent leurs provisions sans bourse délier, à la grande satisfaction des deux enfants qui déclarèrent que ce pays était un pays de cocagne.

Le lendemain, on permit à Jacques et à Blanche de faire une grande promenade le long de la rivière sous la conduite du jardinier.

Ils devaient aller au « Bout du Monde » : c'est ainsi qu'on appelle l'endroit où plusieurs petites sources, descendues du haut des montagnes, se réunissent et forment la rivière appelée la Durolle.

Ils marchèrent un grand quart d'heure, et, le chemin étant interrompu, ils traversèrent la rivière à gué, je dirais presque à pied sec, si Blanche n'avait sauté étourdiment sur une pierre mal assujettie et ne

s'était éclaboussée jusqu'aux genoux, ce qui arracha une formidable exclamation au jardinier :

— Prenez donc garde, mademoiselle; vous allez tomber.

Il en est des rivières comme des gens : les uns travaillent et les autres se contentent de ne rien faire. Les rivières font de même : les unes coulent paresseusement sans profit pour personne, prêtant leurs ondes calmes aux lavandières, aux pêcheurs, aux bateliers et fécondant sur leur cours les terrains qu'elles traversent ; les autres peinent, s'agitent, bouillonnent, actionnent des machines, font tourner des roues, mouvoir des cylindres, soulèvent des marteaux-pilons : telle est la Durolle.

Sur tout son parcours, fabriques de papier, coutelleries, scieries mécaniques et moulins ne vivent que d'elle et grâce à elle. C'est pourquoi les enfants furent vivement intéressés en voyant, tous les deux cents mètres, les écluses et les barrages établis sur ce petit cours d'eau sans apparence, mais non pas sans force et sans utilité.

En remontant vers le « Bout du Monde », la gorge devient de plus en plus étranglée, l'eau n'a plus de profondeur et coule à peine sur trois mètres de large; les montagnes sont plus élevées, tout à fait rocheuses et arides, le col se termine en entonnoir et les Margerides sont reliées entre elles à mi-hauteur par la courbe gracieuse d'un élégant viaduc où passent chemin de fer et piétons.

C'est, au fond de l'Auvergne, un coin de paysage suisse tout à fait saisissant, qui demande à être admiré et qui obligeait Jacques et Blanche à marcher la tête levée sans faire attention à leurs pas.

— Eh! prenez garde à vous, monsieur Jacques, cria le jardinier; vous risquez de vous rompre le cou.

Dix pas plus loin, même recommandation du jardinier avec son bon accent auvergnat.

C'était Mlle Blanche qui avait glissé, elle aussi. Quel vilain chemin! s'écria-t-elle.

Force leur fut de se désintéresser des admirables sites qui les environnaient et de regarder à leurs pieds.

Le chemin, en vérité, était fort peu praticable, mais il n'y avait pas à choisir, il était unique pour conduire au « Bout du Monde ».

Jacques et Blanche se résignèrent à continuer leur course.

Ils arrivèrent enfin, au fond de cet étranglement de la gorge d'où jaillissent gracieusement les sources de la Durolle qui s'en va grossissant son cours de tous les ruisselets qui descendent à droite et à gauche des montagnes.

Le soir, quand les enfants furent de retour à la maison, il leur fallut donner à leur maman et par le menu leurs impressions sur cette pittoresque promenade.

IV

A TRAVERS LA MONTAGNE

Il y avait plus de huit jours que les enfants étaient arrivés aux Charbonniers et ils n'avaient encore manifesté aucun désir de les quitter, ne fût-ce que pour quelques heures.

Ils se plaisaient même dans cet exil volontaire, séparés du reste des hommes, d'un côté par la montagne inaccessible, de l'autre par la rivière que personne n'avait le droit de traverser, puisque l'unique pont qui existait appartenait à la propriété; cet isolement satisfaisait leur imagination fantasque d'enfant.

Eux aussi, ne pouvaient-ils pas prétendre à ressembler de loin, oh, de très loin, bien entendu, à Robinson dans son île?

Leur promenade favorite était l'ascension de cette montagne dont ils étaient les seuls maîtres.

Ils ne suivaient pas les chemins déjà tracés, mais ils en choisissaient d'autres, dans les endroits les plus escarpés où les conduisait leur fantaisie.

Leur tendre maman avait beau leur faire mille recommandations et les avertir de l'inconvénient qu'il y aurait à redescendre ces hauteurs tant sur le dos que sur la tête, rien ne les arrêtait et, qui plus est, ils l'emmenaient avec eux dans ces invraisemblables sentiers.

— Non, leur disait-elle, je ne monterai pas là-haut, ni vous non plus, d'ailleurs.

— Ce doit être bien joli pourtant, reprenait Blanche.

— Je suis certain, affirmait Jacques, que nous y découvririons tout un monde.

— Viens avec nous, maman, insistait la fillette; il n'y a aucun danger et nous nous reposerons quand tu seras fatiguée.

Mme Deverrières, qui savait par expérience qu'elle ne pouvait rester sans inquiétude en l'absence de ses enfants, se décidait à les suivre, un livre sous le bras.

Jacques courait chercher sa boîte et ses outils de botaniste qu'il emportait sur son dos, afin de cueillir une ample moisson de fleurs et de plantes pour son herbier; tous les trois s'armaient de piques et de cordes et ils se mettaient en devoir de gravir à l'aventure cette côte, dont le sommet paraissait s'élever à mesure que nos jeunes touristes montaient avec plus d'ardeur.

Jacques et Blanche marchaient en éclaireurs, reconnaissant les terrains les plus propices à leurs pas.

Comme ils étaient fort distraits et un

peu myopes, ni l'un ni l'autre n'aperçurent, en travers d'une pierre, une couleuvre ou une vipère morte et parfaitement conservée.

Ce fut Mme Deverrières qui en fit la découverte.

Elle appela les enfants, qui jetèrent des cris d'effroi.

Jacques, revenu de sa frayeur et en sa qualité de naturaliste, ne parla rien moins que d'emporter le reptile pour le mettre dans un bocal.

Sa maman s'y opposa.

Cette trouvaille faisait présumer que cet endroit était fréquenté par ces peu aimables reptiles, je parle au moins pour la vipère, car la couleuvre est inoffensive, et, ceci une fois constaté, Jacques, quoique très brave, parla le premier d'éviter à l'avenir ce lieu mal fréquenté.

Il n'ignorait pas que l'on charmait les serpents avec de la musique ; mais, étant absolument dépourvu de clarinette et n'ayant pas le moindre flageolet en poche, il renonça volontiers à cet exercice qui n'avait rien de particulièrement sédui-

sant. Dix pas plus loin, une couleuvre ou une vipère bien vivante cette fois — on ne sut jamais laquelle des deux — s'étalait en travers du chemin.

Mme Deverrières, qui craignait pour ses enfants, la frappa si violemment avec le manche de son ombrelle que la bête fut séparée en deux.

Après ce petit drame imprévu, la petite famille s'éloigna au plus vite et continua son excursion, quand tout à coup, derrière d'énormes roches qui s'arc-boutaient l'une près de l'autre et paraissaient tenir là comme par enchantement, un troupeau de chèvres débusqua brusquement.

Une vieille, très vieille femme, qui portait dans ses bras une quenouille, en était la gardienne.

— Mais ce sont les chèvres du diable, dit Blanche à sa maman; elles ont des cornes effrayantes, et leur toison est presque entièrement noire.

— On peut les caresser, reprit Jacques; elles ne sont pas méchantes.

— Essayons, fit Mme Deverrières en allongeant la main pour en toucher une.

Celle-ci fit un bond soudain.

— Elles sont sauvages et probablement fort étonnées de rencontrer ici pareille société.

— Oh, mon Dieu ! s'écria Blanche avec épouvante; en voici une qui va disparaître dans le vide, elle est grimpée à l'extrémité d'une roche.

— Rassure-toi, ma chérie, lui dit sa mère; elles sont douées d'une adresse et d'une agilité incomparables, et l'habitude de paître dans ces buissons escarpés les affranchit vite de la peur.

La fillette continuait de regarder l'élégant animal qui broutait tout à l'aise, sans se préoccuper du point périlleux où il se trouvait; bientôt il redescendit sans effort, aussi prestement qu'il avait grimpé.

— Comme il fait chaud ! dit Mme Deverrières. Si cette excellente vieille voulait bien nous vendre du lait de ses chèvres pour nous désaltérer ?

— Quelle bonne pensée ! répondit Jacques. Mais comment le boirons-nous?

— C'est juste, répondit la maman; n'en parlons plus.

— Au contraire, informons-nous toujours; peut-être trouvera-t-elle un moyen de se procurer un vase quelconque!

— J'en doute ; mais il n'en coûte rien de le lui demander.

Et Mme Deverrières s'avança vers la gardienne du troupeau; après lui avoir donné le bonjour, elle lui exprima son désir de goûter du lait de ses chèvres.

La vieille femme répondit dans un patois auvergnat auquel il était impossible de rien comprendre; mais de ses gestes négatifs il ressortait clairement qu'elle n'avait rien saisi de ce qu'on venait de lui dire.

— Et penser que nous sommes en France et que cette femme est notre compatriote! dit Jacques en levant ses bras au ciel. Il me semble qu'avec le peu d'allemand que je sais je pourrais me faire comprendre dans les environs de Berlin plus facilement que je ne puis le faire ici en français.

— Ne te désole pas, mon Jacques; je vais essayer de parler comme une muette pourrait le faire à une sourde, et je suis sûre que cette femme me comprendra.

Immédiatement, sa maman se livra à une

pantomime très caractéristique qui ne laissait aucun doute sur leur projet de boire du lait.

Heureusement, ce langage est à la portée de tous les humains : la vieille femme hocha la tête en riant.

Elle avait compris.

Elle quitta son travail et, portant sa main en forme d'entonnoir à sa bouche, elle lança dans l'air un cri de ralliement.

Un cri semblable y répondit et un petit montagnard de cinq à six ans accourut à toutes jambes. C'était son petit-fils. Elle lui donna des ordres dans le même patois incompréhensible et l'enfant s'en retourna dans la direction d'où il était venu.

Au bout d'un quart d'heure, il était de retour, portant un verre à la main.

Le malheur voulut qu'il trébuchât en arrivant et vînt s'abattre aux pieds de la vieille ; le verre vola en éclats.

L'enfant ne fut pas blessé ; mais la vieille, très mécontente, le secoua d'importance et le renvoya, après avoir longuement maugréé après lui.

Mme Deverrières et ses enfants en furent

quittes pour prolonger leur repos d'un nouveau quart d'heure.

Quand le petit revint, sans accident cette fois, portant un autre verre, la complaisante vieille se mit à traire ses chèvres et, à tour de rôle, Blanche, Jacques et sa maman burent chacun un grand verre de lait parfumé au thym et au serpolet.

Elle n'accepta que quelques sous en échange, puis elle se remit en marche, travaillant son fuseau et suivant ses chèvres là où il leur plaisait d'aller.

Ce petit goûter imprévu avait rendu des forces à nos touristes, qui prolongèrent leur course jusqu'à Pont-Haut, petit village campé sur l'un des plateaux de la montagne et construit sur la roche même.

Ils le traversèrent et furent fort étonnés d'apprendre que jamais une voiture n'était parvenue jusque-là.

La petite famille rentra un peu avant le dîner aux Charbonniers, juste à temps pour rassurer leur hôte qui commençait à s'inquiéter de leur absence.

V

UN FACHEUX LANDAU

Il n'y a guère dans la ville de Thiers que les piétons qui semblent marcher droit et garder leur aplomb, si l'on a soin d'en excepter les ivrognes ; maisons, monuments et bicoques, rues étroites et larges routes, jardins petits et grands, tout va de travers, tout monte à l'assaut et tout dévale dans un même élan téméraire pour atteindre le ciel ou pour descendre au fond des entrailles de la terre.

Les ponts construits dans la basse ville sur la Durolle sont surmontés d'autres ponts qui eux-mêmes supportent des terrasses prodigieusement élevées et relient des routes entre elles.

Dans ces rues à pente rapide dont le sol est formé de pavés pointus, si l'on aperçoit, ce qui est rare, un char à bancs, on ne peut s'empêcher de trembler pour les voyageurs qu'il contient ; il y a toujours une telle différence de niveau entre les che-

vaux et la voiture qu'on est en droit de redouter une catastrophe.

Les omnibus et les tramways sont des moyens de locomotion inconnus là-bas et les habitants assez fortunés pour posséder un véhicule se dispensent de s'en servir, tant ils savent ce qu'il leur en coûte.

Mme Deverrières et ses enfants avaient consacré le dimanche suivant à une excursion éloignée qu'ils firent en landau.

Leur automédon les fit passer par la route de Sainte-Agathe, pour les amener sur une haute colline d'où l'on découvre, par le beau temps, le Mont-Dore et le Puy de Dôme couronnés de neige.

Le retour se fit par Pont-de-Dore, petite commune au centre de la Limagne. Le temps était merveilleux et chaud; les prairies à perte de vue se chauffaient au soleil et des troupeaux d'oies grasses et rondes étalaient sous le ciel bleu leur plumage floconneux et blanc.

Le long de la Dore, très basse à ce moment de l'été, des groupes d'hommes et d'enfants se baignaient librement en plein vent, sans avoir l'air de se douter qu'il pût

exister quelque part des gardes champêtres et des gendarmes.

Le landau roulait au petit trot de deux grands chevaux maigres, mais fougueux.

Ils allaient sur une route plate, la seule qui fût à proximité de Thiers, et ils admiraient à loisir la diversité du paysage, le coquet château qui se trouvait sur la droite, tout en rendant des saluts aux passants qui leur donnaient le bonjour.

— Quelle quiétude! dit Mme Deverrières. Cela repose des montées et des descentes sur des chemins étroits bordés de ravins effrayants où, pour la moindre inadvertance du cocher, on est menacé à toute minute d'être précipité.

En résumé, ces pays de montagne sont fatigants; ici, du moins, nous sommes en lieu sûr.

— Oui, mais cela ne durera pas, dit Blanche.

Au même instant, un craquement étrange se produisit, et l'une des grandes roues du landau quitta son moyeu et alla rouler dix mètres plus loin.

La voiture versa de côté.

— Arrêtez, cria Mme Deverrières terrifiée.

Le cocher se rendit maître de ses chevaux.

Les trois voyageurs mirent pied à terre et restèrent stupéfaits de cette aventure qui, si elle fût arrivée deux heures plus tôt, en haut de la côte, eût certainement occasionné leur mort.

Des passants s'empressèrent autour d'eux; on alla chercher un charron au village voisin et l'on se mit en devoir de réparer la roue.

Cela demanda une heure. Pendant ce temps — ai-je besoin de le dire? — des commères racontaient à Mme Deverrières qu'en pareille circonstance, il y avait deux ans, sur la même route, le châtelain du pays s'était tué à quelques pas de là.

Heureusement il n'en était pas ainsi; ce bon petit accident de voiture bien honnête n'avait pas été dangereux; à peine avaient-ils ressenti une grande frayeur.

Quels sont les voyageurs les moins intrépides qui n'ont pas versé au moins une fois dans leur vie?

Une des grandes roues quitta son moyeu... (p. 97).

La réparation terminée, Mme Deverrières s'acquitta envers le charron, qui assura que tout était désormais en bon état, et ils reprirent possession du fâcheux landau.

— Quelle émotion! dit Jacques. Tu n'as pas eu trop peur, maman?

— Non, mon chéri; mais je me suis tordu le pied en sautant, et toi, Blanche?

— Ah! moi j'ai eu une grande secousse et j'ai bien vu que la voiture était cassée.

— Enfin, n'y pensons plus, dit la maman, et causons d'autre chose.

Les chevaux avaient repris leur course vers l'écurie et ils doublaient leur pas quand un craquement semblable au précédent se renouvela; ce fut même jeu et même comédie; cette fois la roue tourna sur elle-même et disparut.

La voiture s'affaissa et la petite famille, nullement épouvantée, ce qui prouve qu'on s'habitue à tout, partit d'un fou rire.

Tous trois descendirent sans se hâter — l'expérience sert toujours — du côté où la

voiture s'abîmait à terre dans une humiliante posture.

— Voilà une nouvelle façon de voyager qui n'est pas ordinaire, dit Mme Deverrières. J'ai vu au Cirque d'hiver pareille représentation; seulement les voyageurs étaient d'élégants petits singes habillés et les spectateurs applaudissaient à leur grotesque accident.

— C'est vrai, maman, dit Blanche toute joyeuse; je me le rappelle.

Le cocher prit la chose moins gaiement, il envoya une bordée de sottises au maladroit charron qui ne s'en souciait pas; puis, ayant dételé ses chevaux pour les attacher à un arbre, il se disposa à aller querir un autre ouvrier.

Mme Deverrières consulta ses enfants et, toute réflexion faite, ils furent d'accord pour rentrer pédestrement à la maison, laissant au cocher le soin de ramener son équipage et ses bêtes.

Il y avait une heure et demie de marche, mais combien intéressante!

Ils rentrèrent à Thiers par le bas de la ville, en suivant la Durolle, et s'arrêtèrent

plus d'une fois pour admirer le saisissant aspect des forges et des coutelleries établies au bord de l'eau.

Au lieu appelé le « Trou de l'Enfer », la rivière a des chutes admirables, et des roches menaçantes hérissant le flanc de la montagne surplombent en saillies jusqu'au-dessus de la rivière; tout y est noir de fumée et de graisse; un bruit infernal de martellement joint aux flammes capricieuses que lancent les feux des forges complète fort bien le tableau satanique et justifie à merveille ce nom de « Trou de l'Enfer ».

Il y avait quelques instants que le cocher était de retour aux Charbonniers, expliquant l'accident survenu en route, quand Mme Deverrières arriva avec ses enfants.

Leur excellent ami, très confus de cette aventure qu'on ne pouvait prévoir, s'excusa de son mieux et il ne fut question, pendant le repas, que des événements de leur promenade.

VI

VISITE A LA MANUFACTURE DE PAPIER

Les jours suivants furent consacrés au repos; mais les heures semblaient trop courtes à Jacques et à Blanche, qui couraient à travers la propriété, aussitôt levés, pour faire des parties de balançoire et se donner des poursuites à échasses.

Dès que leur aimable hôte en eut le temps, il leur proposa de visiter en détail la manufacture et, pour leur laisser un souvenir plus vif de l'industrie du papier, il déclara que les deux enfants confectionneraient chacun une feuille de papier qu'ils remporteraient à Paris en souvenir de leur visite à Thiers.

Il est inutile de dire comment fut accueillie cette proposition et quelle impatience elle déchaîna dans l'esprit de nos petits Parisiens.

— Nous ne saurons jamais comment nous y prendre, dit Jacques.

— Je l'espère bien, répondit le maître

de l'usine; il serait trop beau qu'à votre âge vous connussiez déjà aussi bien que moi ce métier que j'ai mis quarante ans à apprendre, et puis je n'aurais plus rien à vous montrer, ce qui m'attristerait.

— Quand commençons-nous? demanda la fillette.

— Ce matin même, dès que votre maman voudra bien nous accompagner; car je veux qu'elle soit témoin de votre science.

Mme Deverrières ne se fit pas longtemps attendre; une demi-heure après, ils traversaient ensemble le petit pont et remontaient vers la droite jusqu'aux grands ateliers placés à l'extrémité de la manufacture.

— Entrez, mes enfants, dit leur vieil ami, en poussant le battant d'une grande porte qui livra passage aux quatre visiteurs; nous nous trouvons ici dans le magasin de chiffons.

En effet, des ballots de morceaux de toile de diverses provenances emplissaient le vaste rez-de-chaussée; mais, comme ils étaient d'une propreté douteuse, ils répan-

daient une mauvaise odeur et la délicate Blanche déclara sans détour qu'elle s'en trouvait incommodée.

— Le métier n'est pas tout rose, répondit philosophiquement le papetier, et vous ne voyez là que le moindre des désagréments; choisissons une poignée de ces chiffons, peu importe lesquels, et montons, si vous le voulez bien ; je vais vous indiquer le chemin.

Mme Deverrières et les enfants suivirent leur ami jusqu'au premier étage et pénétrèrent dans un immense atelier qui contenait vingt-cinq à trente ouvrières, toutes vieilles et à cheveux gris; elles portaient de grands tabliers blancs, des bouts de manche et des bonnets blancs qui les faisaient ressembler à des infirmières; elles étaient assises, triant et découpant aux ciseaux des chiffons de toile pour les réduire en menus morceaux.

Cette opération, des plus simples, n'avait rien de surprenant, sinon que dans cet atelier planait une atmosphère de poussière blanche et épaisse comme un brouillard qui eut pour résultat immédiat

de faire éternuer violemment Mme Deverrières, Jacques et Blanche.

— A vos souhaits! dit leur hôte. Vous voyez, ajouta-t-il, l'inconvénient inévitable de ce découpage de chiffons, et cette poussière qui poudre les cheveux et les vêtements des ouvrières leur est fort désagréable à respirer, croyez-moi; mais le métier le veut ainsi.

Sur son conseil, Jacques et Blanche confièrent leurs paquets de chiffons à une ouvrière qui leur enseigna la manière de les diviser, ce qui fut vite fait.

Personne n'insista pour visiter les étages supérieurs qui contenaient les mêmes ateliers et le même nombre d'ouvrières.

Les visiteurs redescendirent et traversèrent différents ateliers contenant la forge, la machine à vapeur, des remises pleines de matériaux; enfin, ils arrivèrent à un autre atelier renfermant plusieurs immenses cuves destinées à recevoir les chiffons découpés qui devaient être lessivés avant de servir.

A l'intérieur des cuves, des cylindres marchent nuit et jour, actionnés par l'eau

de la rivière, pour battre le linge qui passe dans des eaux différentes jusqu'à ce que l'opération du blanchissage soit complète.

Le sol était recouvert de dix centimètres d'eau. Mme Deverrières et ses enfants jetèrent des cris d'alarme à l'idée de pénétrer dans ce lac avec leurs fines pantoufles de cuir verni.

Leur hôte, qui avait de fortes chaussures, riait de leur embarras ; mais, prenant en pitié nos Parisiens, il dépêcha aussitôt un ouvrier, qui rapporta quelques instants après trois paires de sabots.

Ainsi chaussés, ils purent avancer non sans précautions et en prenant garde de choir, ce qui n'eût pas manqué d'exciter l'hilarité des ouvriers et des ouvrières.

A partir de ce moment, Jacques et Blanche ne s'amusèrent plus du tout; le bruit des machines, la vapeur d'eau chaude qui s'échappait des cuves, les courroies de transmission qui couraient à droite et à gauche, les volants qui tournaient dans l'air les étourdissaient et étaient autant de sujets de crainte pour Mme Deverrières.

Mais il n'était plus temps de reculer, et

puis ne se sentaient-ils pas curieux de savoir comment la transformation de ces chiffons en papier devait s'opérer.

Le patron de l'usine prit les provisions de menus chiffons que les enfants avaient en main ; il les confia à un ouvrier qui les fit passer dans plusieurs cuves et les leur rendit, ceux-là ou d'autres, peu importait, d'une blancheur éblouissante.

Cette lessive terminée, on porta le précieux lot de chiffons dans un autre atelier, on les précipita dans une énorme chaudière, où on leur fit subir une haute cuisson qui les réduisit en pâte.

Le patron n'épargna pas à ses amis la désagréable corvée de traverser l'atelier où l'on prépare la colle indispensable à la bonne qualité de la pâte et qui est le secret même du papetier.

Ce furent, de la part de Jacques et de Blanche, des exclamations attestant leur désagréable surprise.

Mme Deverrières n'osait manifester son opinion, mais elle avait tiré son mouchoir parfumé et elle s'en bouchait les narines.

L'air était imprégné d'une odeur de

vieux os pourris absolument insupportable.

— Vous voyez bien, s'écria leur vieil ami, qu'il y a quelque mérite à travailler et que ce n'est pas toujours parfum de rose et de lilas. Qu'en pensez-vous? Est-ce assez écœurant? Eh bien, j'y suis habitué, moi; mes nerfs olfactifs ont été soumis et ne se révoltent presque plus de cette insulte à leur délicatesse.

Sauvons-nous au plus vite de ces lieux empestés, que je ne voulais pourtant pas vous laisser ignorer, et arrêtons-nous un moment au milieu de ce vacarme de chutes d'eau et de machine à vapeur. Regardons ces ouvriers, ils sont une cinquantaine; ici sont installés des récipients remplis de la précieuse pâte, dans laquelle ils plongent des formes en fils de cuivre; ils les secouent plusieurs fois, puis ils les ouvrent et en retirent enfin les feuilles de papier toutes faites qu'ils mettent quelque temps sous presse et qu'ils étendent une première fois pour les faire sécher; maintenant que vous avez compris la manœuvre, à l'ouvrage, mes enfants, leur dit-il.

Jacques et Blanche se trempèrent les pieds; heureusement qu'ils avaient des sabots; ils revêtirent chacun le large tablier de cuir d'un ouvrier; ils coulèrent de la pâte dans deux formes et en retirèrent, au bout d'une demi-heure, deux feuilles de papier parfaitement réussies.

On les fit sécher une première fois, puis on les monta comme les autres aux étendoirs qui se trouvent aux étages supérieurs.

Là des jeunes femmes et des jeunes filles sont chargées spécialement de cette besogne, assez fatigante, car elle demande un grand effort des bras.

La visite était terminée.

Une ouvrière rapporta dans la soirée les deux échantillons de papier, souvenir de la manufacture de Thiers.

Le miracle était accompli, et ces brimborions de chiffons de toile avaient été transformés en papier de belle qualité.

— Quelle chose merveilleuse que l'industrie! s'écrièrent à la fois Jacques et sa maman, tandis que Blanche se contentait de répéter : — Comme c'est beau!

Le peu de temps dont Mme Deverrières pouvait disposer s'était écoulé, et, à la fin de la semaine, elle et ses deux enfants prirent congé de leur hôte, non sans l'avoir remercié affectueusement de leur bon séjour aux Charbonniers et sans lui avoir promis de revenir à de prochaines vacances. Ils retournèrent à Paris enchantés de leur beau et intéressant voyage et remplis d'une véritable admiration pour cette partie de la France qu'on appelle l'Auvergne.

TABLE

Les Châtaignes. 5

Voyage autour d'une fenêtre. 41

Au bord de la Durolle. 63

18512. — Librairies-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.

A RAPPORTER LE

BIBLIOTHÈQUE FORNEY
Hôtel de Sens
1, Rue du Figuier
PARIS (IVe) TUR. 14-60

8 JUIL. 1974

087.1
Mes
Prêt

MESUREUR (Amélie Dewailly, Mme Gustave-Emile)
Mme Mesureur. Les chataignes, suivi de Voyage autour d'une fenêtre et de Au bord de la Durolle. Illustrations de G. de Bruggraff.
-Paris, Librairies-imprimeries réunies, 1895. 20 cm., 112 p., ill., pl.

Dons 36603

Rendez vite vos livres : d'autres lecteurs les attendent. — Ménagez-les. — Ils sont votre bien commun. — Ne brisez pas les reliures en pliant le livre à l'envers. — N'écrivez rien sur les livres. — Ne cornez pas les pages. — Signalez les pages décolées. — Prévenez de votre changement d'adresse.

Adj. juin 69 - 1er Loi T - No 1220

J. ROBIN 10-69 50000 ex. - 10790